

Maison des adolescents du Gers



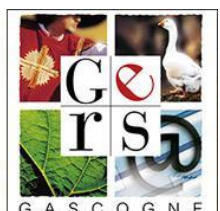
Journée d'Etude et de Réflexion
Jeudi 26 mai 2016

Les adolescents victimes d'agressions sexuelles

L'Accompagnement de l'adolescent victime et de sa famille

Conférence de

Jean-Paul MUGNIER



ACCUEIL ET PRESENTATION DE LA JOURNEE

Daniel DANFLOUS

Président de l'Association Départementale des Pupilles de l'Enseignement Public

Bonjour, je suis très heureux de vous accueillir pour cette journée qui s'adresse particulièrement à vous, professionnels, et surtout à ces jeunes en difficulté et je dirai même en souffrance. Bienvenue à vous toutes et à vous tous.

Je remercie Monsieur le Président du Conseil Départemental, Philippe Martin, de mettre à notre disposition ce splendide hémicycle. Cela peut paraître un peu luxueux, mais vous savez que quand les conditions matérielles sont agréables, le travail et la réceptivité n'en sont que meilleurs.

Je vais vous dire trois mots en tant que Président de l'Association des Pupilles de l'Enseignement Public du Gers dont dépend la Maison des adolescents. L'Association est une entité départementale qui se décline après en une entité régionale et chapeauté par une Fédération Nationale.

L'Association des Pupilles de l'Enseignement Public a été créée en France en 1915 à la demande de certaines personnes pour aider les orphelins de la Grande Guerre. Dans le Gers, l'Association a pris naissance le 23 octobre 1916. Nous nous proposons cette année de marquer l'évènement, ce centenaire, de façon modeste, mais de le marquer quand même.

Notre but, c'est l'aide aux gens en difficulté, je dirais même en souffrance. L'Association s'appuie sur trois valeurs essentielles qui sont toujours, et plus que jamais aujourd'hui, d'actualité : la solidarité, la citoyenneté et la laïcité.

Deux grands domaines d'intervention au niveau de l'Association des Pupilles : le domaine « Éducation et Loisirs » et le domaine « Médico-social ». Dans le département du Gers, nous n'avons pas de lieu pour accueillir des centres de vacances ou des « séjours découverte ». Nous servons surtout de boîtes à lettres et de mise en relation des écoles qui le souhaitent pour leurs séjours découverte et leurs classes découverte avec les centres de la France entière.

Nous sommes spécifiquement cantonnés dans le médico-social avec tout un panel d'établissements qui s'adressent presque à tous les âges de la société, puisque vous allez voir que nous commençons déjà dès les tous petits. Même les mamans viennent au CAMSP, avant même la délivrance. C'est donc l'étape première de nos interventions. Ensuite, deux CMPP : un à Auch et un à Condom, avec antennes à Mirande, Nogaro et Eauze. Nous avons aussi, sur LE HOUGA, une grosse entité qui regroupe avec un IME, un IME pro, un Restaurant d'application, un ESAT, un Foyer d'hébergement, un Service d'aide à la vie sociale (SAVS). Enfin, notre siège anime un service SAPAD qui intervient pour les enfants déscolarisés pour raisons médicales.

Vous voyez que nous nous adressons, pour ainsi dire, à toutes les tranches d'âge. Il nous reste à caser nos futurs retraités de l'ESAT. Nous n'avons pas de maisons de retraite à leur intention.

Je crois que j'ai fait le tour de nos activités. Nous sommes aujourd'hui sous la responsabilité de la Maison des ados qui est notre bébé de cinq ans qui pourrait être au CAMSP, puisqu'il n'a pas encore atteint l'âge de rentrer en école élémentaire.

J'en profite, parce qu'ils sont modestes et que je veux le faire publiquement, pour remercier Félix PEDROS et toute son équipe pour le travail qui est fait. Aujourd'hui, c'est un travail que l'on voit. C'est une grande manifestation, mais vous savez, pour travailler vous aussi au quotidien dans ce domaine, que c'est le travail de tous les jours qui est le plus efficace, celui de l'ombre que l'on ne voit pas. Je remercie bien sûr toute l'équipe de la Maison des ados, mais je me dois aussi de vous remercier, vous toutes et vous tous, parce que vous consacrez, et c'est presque un sacerdoce, votre vie professionnelle pour aider des gens en difficulté et en souffrance.

Félix PEDROS

Administrateur ADPEP32 délégué à la Maison des adolescents.

La Maison des ados dans le Gers est une vraie maison d'habitation, chaleureuse avec des portes et des fenêtres ouvertes sur un grand jardin. C'est un lieu où il est facile de se rendre pour les jeunes de 11 à 21 ans. Une équipe de professionnels est là pour les accueillir, les écouter, les informer, comprendre leurs préoccupations, les soutenir et les accompagner. Individuellement ou au sein d'ateliers, les adolescents trouvent dans cette Maison de bonnes raisons de reprendre confiance, une aide pour s'étayer et puiser de nouvelles forces. Les parents y ont également leur place et viennent chercher dans cette Maison de bonnes raisons de reprendre confiance et une aide pour faire face à des situations parfois complexes.

La Maison des ados est aussi au croisement de nombreux partenariats, dans un réseau vivant dont vous faites partie et où les relations humaines avec les différents professionnels de l'adolescence facilitent les actions communes et les rendent plus efficaces. Au passage, j'excuse Monsieur BLAY, notre délégué territorial de l'ARS, qui vient de nous appeler, car il n'a pas pu se libérer au dernier moment. Avec le soutien de l'ARS, la Maison des ados a réalisé en 2014 et 2015 une action de prévention des risques liée au harcèlement à l'école avec un court-métrage : « L'âge bête ». Fruit de ce travail, c'est désormais un outil à la disposition des équipes qui souhaitent aborder cette question avec les jeunes. Si vous le souhaitez, n'hésitez pas à vous adresser à la Maison des adolescents pour obtenir ce DVD.

Aujourd'hui, nous nous retrouvons au cœur d'une nouvelle action de prévention des risques : ceux qui sont liés aux agressions sexuelles chez l'adolescent. Trois temps rythment notre travail sur ce projet :

- Des ateliers photo dont vous avez vu autour de vous le résultat.
- La journée d'étude et de réflexions qui commence ce matin.
- Une formation de tous les membres de l'équipe de la Maison des adolescents sur ce thème dès le mois de juin, la semaine prochaine.

L'équipe de la Maison des ados a préparé cette journée pour vous. C'est une équipe de petite taille, mais elle est dynamique, concernée, passionnée et son énergie collective permet de réaliser beaucoup au service des adolescents et de leurs familles.

Je passe la parole à Claude ARRUARTENA, notre infirmière et thérapeute familial, qui va commencer à présenter la journée.

Claude ARRUARTENA

Bonjour à tous.

En réponse aux préoccupations du public qu'elle reçoit (adoscents, parents, professionnels), la Maison des adolescents a pour mission de mettre en place des projets en menant échanges et réflexions. D'où la proposition du thème de notre journée : « Les adolescents victimes d'agressions sexuelles ».

La sexualité est une composante importante du développement adolescent qui tend à devenir un adulte en explorant les limites sociales et ses propres limites. Il est parfois difficile pour les adultes qui travaillent auprès des adolescents d'encadrer leur questionnement quant à leur sexualité qui s'accompagne parfois de comportements à risques (mise en danger, banalisation des jeux sexuels, place du numérique et des réseaux sociaux). Des comportements provocateurs d'alerte qui traduisent souvent une problématique difficile à verbaliser. En tant que professionnels de terrain auprès des jeunes et de leurs familles, nous sommes amenés à rencontrer des adolescents

qui viennent souvent pour une somatisation, des scarifications, une prise de substances, des conflits avec leurs parents ou un mal-être non défini.

Au cours de ces entretiens, nous avons été particulièrement interpellés par le nombre croissant de problématiques incestueuses ou de violences sexuelles faites sur mineur qui nous étaient dévoilées. Cela nous a conduits à des questionnements sur la prise en considération de ce qui était déposé, autant sur le plan thérapeutique que sur le plan de l'accompagnement de l'adolescent et de sa famille. Protection et aspect juridique : Que faire de la parole déposée ? Comment le faire ? Peut-on agir et protéger le suivi ? La relation de confiance avec le jeune et sa famille. Comment l'accompagner ?

Nos questionnements se sont également posés sur : Comment en tant que professionnels, être plus éveillés sur ce que peuvent cacher les actes de mise en danger de certains adolescents ?

Pour ce projet de prévention, nous avons souhaité intervenir sur deux versants, auprès des professionnels en proposant cette journée de travail qui nous permettra — je l'espère — de mieux accompagner ceux qui viennent dévoiler les abus dont ils ont été victimes, auprès des jeunes par le biais d'un atelier photos animé par Aude MOULIS, éducatrice spécialisée de la Maison des adolescents et sa stagiaire en formation, Isabelle GALVEZ. Je leur laisse la parole et vous souhaite une bonne journée fructueuse.

Aude MOULIS

Bonjour à tous.

Nous avons mené toutes les deux le projet photo sur le thème des agressions sexuelles dont l'exposition se trouve dans la salle, derrière vous, mais aussi à l'entrée dans le couloir que vous avez pu voir.

Nous avons mis en place deux ateliers en parallèle : un à Auch avec 9 adolescents de la Maison des ados et de la salle polyvalente du Garos et un à Condom avec 7 jeunes de l'espace jeune de Valence-sur-Baïse et de Condom, grâce à un partenariat avec le centre social et le point d'information jeunesse de Condom. Les jeunes qui ont participé au projet ont entre 11 et 18 ans.

Les ateliers ont été organisés de la manière suivante. Dans un premier temps, nous avons rencontré les jeunes afin de leur parler du thème et du projet de créer des affiches de sensibilisation autour des agressions sexuelles. Ensuite, nous avons pris un temps pour débattre autour de ce sujet avec l'aide d'Émilie BÉGUÉ, juriste au CIDFF et intervenante sociale à la gendarmerie. Nous avons abordé des sujets d'actualité en lien avec cette problématique ce qui nous a permis de parler de la question du consentement, des comportements à risques, des adolescents victimes d'agressions sexuelles, des conséquences qu'elles pouvaient avoir sur leur vie.

Plusieurs questions ont émergé durant ces temps de réflexion :

- Pourquoi les victimes ont du mal à parler alors que ce n'est pas leur faute ?
- A qui doit-on parler si on sait qu'un ou une amie est victime d'agressions sexuelles ?
- Si une fille drague ouvertement un garçon pendant une soirée, qu'après ils couchent ensemble et que le lendemain, elle dit qu'elle ne voulait pas, est-ce vraiment un viol ?

Ces échanges ont permis d'imaginer les mises en scène que vous voyez aujourd'hui sur les 23 panneaux. Les photographies ont été réalisées par David CASTAING, photographe professionnel, qui a pu guider les adolescents du point de vue artistique.

Afin d'évaluer au mieux cette action, nous avons distribué des questionnaires anonymes aux adolescents qui ont participé. Le bilan est plutôt positif, puisque la majorité des jeunes ont trouvé

le projet — je cite — ludique, intéressant et touchant. Cinq jeunes ont noté que ce thème était en lien avec l'actualité et que c'était important d'en parler. Lors de cette évaluation et après avoir montré les photos, nous avons pu étayer les affiches avec divers textes. Certains jeunes de la Maison des ados qui n'étaient pas présents lors des ateliers ont tout de même participé en donnant des citations et des extraits de chansons que vous voyez aujourd'hui sur les affiches.

Le premier vernissage de l'exposition aura lieu à Valence-sur-Baïse le 4 juillet et les affiches seront visibles dans les locaux de l'association CAVEA, rue Jules Ferry, jusqu'à la fin de l'été.

Nous nous tenons à votre disposition avec Isabelle, puisque ce projet est aussi son projet de mémoire qu'elle présentera en juin, pendant les temps de pause pour répondre aux éventuelles questions.

Je vais maintenant laisser la parole à Emilie ÉLIAS, psychologue et coordinatrice de la Maison des Adolescents.

Émilie ELIAS

Bonjour à tous.

Je vais vous parler un petit peu de cette journée de réflexion que nous avons proposée afin de répondre aux préoccupations de nos partenaires au sens large. Pas seulement un public averti et spécialisé, mais aussi des professionnels de terrain confrontés aux jeunes et à leurs problématiques.

Afin d'animer cette journée et d'intervenir ce matin sur ce thème des adolescents victimes d'agressions sexuelles, nous avons tout naturellement pensé à Monsieur MUGNIER.

Directeur et fondateur de l'Institut des Études Systémiques à Paris, il anime actuellement des formations à Bordeaux et Paris sur la prise en charge de l'enfant abusé sexuellement et de sa famille, mais il est également connu pour son expérience de terrain en tant qu'éducateur spécialisé et thérapeute familial et son engagement dans la reconnaissance des enfants victimes de maltraitances et leur accompagnement.

CONFERENCE

Jean-Paul MUGNIER

Tout d'abord, je tiens à remercier l'équipe de la Maison des ados pour cette invitation. Je sens comme une charge sur mes épaules : la responsabilité que j'ai maintenant de partager avec vous les réflexions concernant la prise en charge des enfants victimes (enfants et adolescents) et par rapport à toutes les attentes que vous pouvez avoir au sujet des adolescents.

Je suis effectivement de formation éducateur spécialisé. J'ai travaillé, il y a longtemps maintenant, comme éducateur dans un service d'action éducative en milieu ouvert de la région parisienne. Je rencontrais des familles sous contrainte, signalées aux magistrats, aux juges pour enfants, et faisant l'objet de mesures d'investigation et de mesures éducatives.

A l'époque, dans les années 80, on ne voyait pas d'enfants victimes d'abus sexuels. On voyait des enfants maltraités physiquement, mais les agressions sexuelles, cela n'existait pour ainsi dire, pas. Quand je dis cela, que l'on s'entende bien, cela existait évidemment, mais on n'écoutait pas les enfants, on ne les croyait pas et on mettait sur le compte de fantasmes et de tas d'autres choses les propos qu'ils pouvaient tenir (enfants ou adolescents) lorsqu'ils dénonçaient les actes d'agression dont ils étaient victimes.

Je cite toujours une étude faite dans le service où je travaillais auprès de 400 dossiers d'enfants ayant fait l'objet d'un signalement pour maltraitance dans le département de Seine-et-Marne, toujours dans les années 80. Seulement un garçon de 9 ans avait fait l'objet d'un signalement suite à des agressions sexuelles subies de la part de son frère, qui lui-même devait avoir 12 ou 13 ans. Sur les 400 dossiers, il devait y avoir une vingtaine d'adolescentes. Les agressions sexuelles concernaient à l'époque des filles de plus de 12 ans et très rarement des enfants de moins de 12 ans.

Pourquoi ? Encore une fois, non pas parce que cela n'existait pas pour des enfants plus petits — on va le voir après —, mais simplement parce que la victime était coupable. « Elle l'avait cherché ! » « Elle n'avait qu'à s'habiller autrement ! » « Elle n'avait pas à aller sur les genoux de son père ou vouloir lui faire un câlin de je ne sais quelle façon ! ». La victime était donc coupable. Comme vous l'avez dit à propos de ce sentiment de culpabilité, si aujourd'hui on pense que la victime n'est pas coupable, à l'époque, non seulement elle l'était du point de vue des adultes mais aussi des professionnels et, bien sûr, cela ne pouvait que renforcer et amplifier ce sentiment de culpabilité.

A partir des années 80 plusieurs livres sont publiés qui dénoncent ces situations. Je me souviens d'un livre sur l'histoire du viol et la représentation non pas des agresseurs, mais des victimes. Dans cette histoire de viol, il y a le viol comme arme de guerre et l'actualité nous en parle beaucoup, mais il y avait toujours le fait que les victimes étaient coupables, à l'origine, de l'acte qu'elles subissaient.

Ceci pour témoigner qu'à cette époque, on ne voyait pas, on n'entendait pas et on ne comprenait pas ce que les enfants nous disaient. Ou alors on mettait sur le compte d'un fantasme de séduction de l'enfant envers l'adulte, l'origine de ses propos : il avait fantasmé, mais ce n'était pas vrai.

Aujourd'hui, je travaille depuis plus de 20 ans comme thérapeute de familles et de couples dans ce cadre de l'IDES (Institut des Etudes Systémiques).

Nous avons une consultation où nous recevons des familles qui nous viennent par deux chemins différents. Soit les familles ou couples viennent dans un contexte privé, libéral et payent leur thérapie. Soit nous les recevons dans le cadre de notre convention avec le département de Seine-et-Marne. Il s'agit alors des familles qui nous sont adressées par les services de protection de l'enfance ou par des magistrats. On peut voir des familles qui sont porteuses de leur demande

pour parler un peu simplement et d'autres pour lesquels la demande est surtout portée par des référents ou des professionnels de la protection de l'enfance.

Le point commun qui relie ces deux catégories de famille, est que l'existence de psycho trauma est également partagée dans toutes les catégories familiales. Que ce soient des familles dites socialement assistées, déviantes ou multi assistées ou bien des familles de classes moyennes, ou supérieures, on retrouve avec la même fréquence, des événements psycho-traumatiques dans l'histoire familiale. Simplement, il y a dans certaines familles des facteurs de protection qui vont jouer et dans d'autres, non. Nous pourrions en parler si nous avons le temps.

J'ai commencé en expliquant qu'à l'époque on ne voyait pas d'enfants victimes. Je crois maintenant que les chiffres, depuis une vingtaine d'années, ne varient plus ou très peu.

- On sait que les **2/3 des victimes d'agressions sexuelles ont moins de dix ans**.
- Comme c'est indiqué dans les panneaux sur les photos, il y a des chiffres qui ont été évoqués qui avancent que **90 % des enfants connaissent leur agresseur** et dans un nombre très significatif de cas, l'agresseur est un familier vivant dans l'entourage de l'enfant.
- Le pic d'âge où les enfants sont le plus en danger, le plus à risque, se situe entre **2 ans et demi et 5 ou 6 ans**.
- C'est-à-dire que sur les **2/3 des victimes qui ont moins de 10 ans**, la majorité des enfants sont victimes très précocement, ce qui pose beaucoup de questions tant sur le plan clinique qu'au niveau des procédures judiciaires par rapport à la question de la preuve, au recueil de la parole de l'enfant...

Quelques chiffres encore :

- c'est le même chiffre depuis une trentaine d'années, **60 % des personnes qui fréquentent la pédopsychiatrie ou la psychiatrie** — je parle en tant que patient, on n'a pas fait d'enquête pour les soignants —, ont dans leur histoire un vécu d'agression sexuelle. L'agression sexuelle ne suffit pas à tout expliquer, mais on verra en quoi ce psycho trauma peut être un élément déclenchant dans l'apparition de pathologies. On y reviendra quand j'aborderai de façon plus spécifique la question de l'adolescence.
- **80 % des filles ayant des conduites addictives** (alcool, toxicomanie, héroïne, etc.) ont été victimes d'agressions sexuelles, soit dans l'enfance, soit à 12 ou 13 ans. C'est énorme. J'ai travaillé avec de nombreux centres en addictologie, dont un à Chambéry, où les collègues s'étonnaient de toutes ces allégations d'abus sexuels. Ils avaient repris tous leurs dossiers (et ce n'était pas une spécificité locale) : 100 % des filles qu'ils avaient suivies dans leur centre avaient dévoilé, dénoncé, des agressions sexuelles.
- On retrouve un chiffre assez important au niveau des **patientes anorexiques**, puisqu'on évalue à **1/3** le nombre de victimes d'agressions sexuelles. Chez les garçons, les chiffres sont aussi importants.
- Au niveau des conduites à risques à l'adolescence, j'y reviendrai, Xavier POMMERAU à Bordeaux avance le chiffre de **60 % de victimes parmi les filles ayant fait une ou des tentatives de suicide**.
- Pour les fugues qui sont plutôt féminines, les chiffres sont du même ordre. Certains spécialistes et professionnels vont jusqu'à avancer que **pratiquement la totalité des filles qui font des fugues** ont été victimes. Ça peut vous paraître excessif et vous pouvez vous dire que c'est partout. C'est vrai que ça fait beaucoup, mais en même temps, quand on travaille avec des équipes, des familles et des adolescents, on est toujours un peu effaré par le nombre de victimes. Le danger dans le fait qu'il y en ait à ce point, c'est que l'on finisse par se dire que ça ne peut pas être ça et que l'on finisse par ne plus croire, pour se protéger, d'en voir autant.

Je vous explique maintenant comment j'ai pensé la matinée. Parler de l'impact des agressions sexuelles à l'adolescence implique la nécessité, de mon point de vue, de parler de l'impact des agressions sexuelles sur les enfants au moment où l'agression a lieu et donc des conséquences

sur les enfants - puisque 2/3 des victimes ont moins de 10 ans - de ce passage à l'acte dont ils sont victimes et des conséquences sur leur construction identitaire.

Dans un premier temps, je vais parler des enfants et de certains symptômes qu'ils présentent. Dans un deuxième temps, je n'oublie pas les raisons de l'invitation, je reviendrai sur la question des symptômes à l'adolescence. Il y a aussi — nous pourrions échanger à ce propos — la question du numérique, des réseaux sociaux, de la pornographie par Internet, etc.

J'ai dit tout à l'heure que le pic d'âge se situait entre 2 ans et demi et environ 5 ans. Ce qui est caractéristique à cet âge-là, c'est que des enfants le disent.

FERENCZI, un psychanalyste du début du siècle dernier l'indiquait déjà : les enfants le disent. Mais le problème, c'est que bien souvent, les adultes ne le comprennent pas.

Le langage codé des jeunes enfants :

Je prends un premier exemple. C'est un enfant de 2 ans et demi. Sa mère me téléphone. Je l'avais rencontrée dans le passé dans le cadre d'une thérapie familiale qu'elle avait suivie avec sa sœur et ses parents. Elle avait un bon souvenir des séances et s'était sentie en sécurité. Elle m'appelle donc et m'explique qu'elle a un fils de 2 ans et demi qui de façon très soudaine et incompréhensible est devenu très agressif avec elle. Il lui donne des coups de pied dans les jambes, il est agressif aussi avec sa grand-mère et dès qu'il voit une femme, il la regarde dans les yeux, le regard très dur, et lui dit : « *comprend rien la dame* ». De plus, il se met à faire des cauchemars, à se réveiller la nuit en poussant des cris. Alors, elle ne comprend pas bien ce qui se passe et me demande si je peux la voir avec son fils. Le père travaille et elle n'est pas certaine qu'il puisse venir au rendez-vous, en tout cas à l'horaire que je lui propose. Elle vient finalement toute seule. Elle a confié son fils à sa mère. Elle m'explique qu'avec le père de l'enfant, son compagnon, ça ne va pas très bien, qu'il y a des tensions, y compris sur le plan sexuel. D'ailleurs un jour, en sortant les courses du coffre de la voiture, elle a découvert qu'il y avait des magazines pornos qui traînaient et ça l'a mise hors d'elle de voir cela. Elle me parle des symptômes de son enfant et dans l'entretien, elle me dit : « *Et un jour il m'a dit, taper la quéquette à papa* ». Essayons d'imaginer : vous êtes en train de préparer des spaghettis bolognaise et votre enfant dans la cuisine vous dit : « *jouer à taper la quéquette à papa* ». Qu'est-ce que vous risquez de lui dire comme ça, très spontanément ? C'est : « *Veux-tu ne pas dire des choses comme ça* » et vous risquez même de rajouter : « *Ce n'est pas beau dans la bouche d'un petit garçon* ». Évidemment, c'est ce qu'elle a dit parce qu'elle ne peut pas se représenter le fait qu'un homme, son compagnon, quels que soient les défauts qu'elle lui trouve maintenant, puisse commettre de telles choses. On comprend donc bien qu'elle dit ça à l'enfant, mais quand elle dit : « *Ce n'est pas beau dans la bouche d'un petit garçon. Veux-tu ne pas dire des choses pareilles ?* », l'enfant a en tête qu'il l'a dit à sa mère, que la mère le sait et que si maman le sait, mais qu'elle ne dit pas à papa de ne pas le faire, c'est qu'elle est d'accord avec papa quand il le fait.

Je verrai cet enfant une semaine plus tard. Elle viendra avec lui. J'avais préparé l'entretien de façon à éviter les questions trop subjectives. Je lui ai demandé : « *Est-ce que tu joues avec ton papa ? Est-ce que tu prends le bain avec ton papa ?* » Parce qu'un enfant de 2 ans et demi ou 3 ans qui prend un bain avec son père, ça n'a rien d'illicite ou d'interdit. « *Et quand tu prends ton bain avec ton papa, à quoi vous jouez ?* » Et là, il redit : « *Jouer à taper la quéquette* ». Et quand je lui demande « *C'est comment jouer à taper la quéquette ?* » il mime une masturbation avec un mouvement de bassin. Et il dira plus tard : « *Et aussi manger la quéquette à Papa* ». Un enfant de 2 ans et demi ne peut pas avoir ce genre de fantasme. Contrairement à ce qu'on a pu dire à une époque, pour un enfant de 2 ans et demi, un zizi est fait pour faire pipi et rien d'autre.

Je prends cet exemple simplement pour dire ce premier point : plus les enfants sont jeunes quand ils sont victimes, plus ils vont le dire, parfois en langage plus ou moins codé parce qu'ils le disent avec leurs propres mots. Ils n'ont pas un vocabulaire infini et l'adulte peut, pour moult raisons, ne pas comprendre, ne pas l'entendre, ne pas vouloir le comprendre, ne pas vouloir l'entendre. Mais du point de vue de l'enfant, maman le sait et elle ne l'empêche pas.

J'ai vu un enfant, il avait 13 ou 14 ans quand je l'ai rencontré, à l'adolescence, ses symptômes avaient « explosé », et il finira par pouvoir enfin confier qu'il avait été victime d'abus par son père à l'âge de 3 ans. Il était convaincu, mais vraiment convaincu que sa mère le savait. Je crois que la mère était sincère. Elle disait : « *Je ne le savais pas* ». Elle avait des problèmes de santé à l'époque. Les abus avaient probablement eu lieu quand elle n'était pas à son domicile. Mais l'enfant, dans sa tête de garçon de 13 ans, restait convaincu que la mère le savait. C'est donc un point important.

L'autre aspect qui fait que les enfants le disent à cet âge-là plus facilement, c'est qu'ils n'ont pas forcément conscience des conséquences du dévoilement. Un enfant de 3 ou 4 ans n'a pas en tête la police, la justice, la prison. Par contre, à partir de 5 ou 6 ans, l'enfant mesure évidemment davantage les conséquences que peut avoir la révélation, ce qui est un facteur de non-dévoilement.

La prescription du secret :

L'autre point que j'ai observé à plusieurs reprises, c'est que des auteurs d'agression sur des tout-petits ne prescrivent pas forcément le secret. Ils ne disent pas à l'enfant : « *Tu ne le dis pas* », « *Il ne faut pas le dire à ta mère* », etc., car l'enfant n'a pas un langage forcément développé et parce que c'est facile d'affirmer qu'un enfant ça dit n'importe quoi. C'est facile de ne pas croire les propos d'un enfant. Je ne dis pas que tous les auteurs d'abus sexuels sur des tout-petits ne disent pas : « *Tu ne dois pas le dire* » assorti d'une menace, mais je dis que parfois, ils ne le disent pas. Comme les enfants ont un rapport au secret qui n'est pas le même qu'à 5 ou 6 ans, les enfants peuvent se sentir plus autorisés à le dire.

J'ai vu une seule fois le cas d'un père qui avait violé sa fille de 3 ans et demi. La fillette le dit tout de suite à la maîtresse à l'école. Plus tard quand je rencontrerai la mère, (les deux parents avaient des pathologies psychiatriques évidentes), elle m'expliquera : « *C'est ça le tort qu'a eu mon mari de ne pas dire à la petite que c'était un secret.* »

Je parle de ces enfants, (je n'oublie pas le thème pour lequel on m'a sollicité) qui ont été victimes car ils vont continuer de grandir et bien sûr un jour, deviendront des adolescents.

Le psycho trauma :

Dans le psycho-trauma, à travers ces premiers exemples, se trouvent deux aspects que j'ai évoqués implicitement. Le premier est l'effraction psychique. En effet l'agression sexuelle ne peut pas faire sens pour l'enfant. On reparlera de la question du sens peut-être plus tard, mais en tout cas, l'agression sexuelle ne peut pas faire sens. Il y a donc une effraction psychique car physiologiquement et psychologiquement, l'enfant ne peut pas donner du sens à ce qui lui est fait. C'est le premier temps du traumatisme. Il y a ensuite le désaveu de la souffrance de l'enfant. Anna FREUD parlait du psycho-trauma en expliquant qu'il se déroule toujours en deux temps. Le premier temps est l'effraction et dans l'effraction, il y a effroi. FERENCZI, là encore, parlait de l'effroi de l'enfant, car l'enfant ne peut pas comprendre ce qui lui arrive. Et le deuxième temps du psycho trauma, est bien souvent, le désaveu de la souffrance de l'enfant qui tente de le dire à sa façon, mais qui n'est pas compris.

Le deuxième temps du psycho-trauma, cela peut être aussi quand l'enfant est victime la deuxième fois par le même auteur ou par un autre auteur parce qu'il y a des enfants qui malheureusement, sont comme poursuivis par une sorte de destin et qui seront les victimes de plusieurs auteurs. Quand l'enfant est victime une deuxième fois, de son point de vue, la question n'est plus : « *Pourquoi il l'a fait ?* », mais la question devient : « *Je savais qu'il pouvait me le faire, j'aurais dû pouvoir me protéger.* »

C'est vraiment un point important quand on est avec des victimes qui peuvent enfin dévoiler le mal qu'elles ont subi, qu'elles aient 5 ans, 15 ans ou 30 ans, peu importe, parce que les questions restent comme « congelées » dans l'esprit de l'enfant. C'est vraiment ce deuxième temps du psycho-trauma qui est soit le désaveu qui va faire naître bien souvent une rage chez l'enfant, soit le fait du : « *Je savais qu'il pouvait me le faire, j'aurais dû pouvoir me protéger.* »

Les symptômes-1 :

Avant de continuer sur l'impact sur l'estime de soi de l'enfant, je vais aborder la question des symptômes que peuvent présenter les enfants. Je ne vais pas m'attarder trop longtemps. Je le fait malgré tout car on va, dans un certain nombre de cas, les retrouver au moment de l'adolescence à la puberté. Si certaines et certains ici ont fait des formations à l'approche systémique, ou à la thérapie familiale de type systémique, vous avez peut-être appris que le symptôme avait une fonction pour maintenir l'équilibre du système familial. C'est sans doute juste cette idée, mais je pense qu'elle est très insuffisante. La clinique de la maltraitance — et j'associe des gens comme Stefano CIRILLO que vous connaissez peut-être — nous a rappelé que le symptôme était d'abord la solution trouvée par l'enfant, par l'adolescent ou par l'adulte pour se protéger d'une souffrance, voire, en ce qui concerne la maltraitance en particulier sexuelle, se protéger d'un danger. Il est donc important quand on voit des enfants ou des adolescents, de ne pas penser que le symptôme doit disparaître. Bien sûr, c'est mieux si l'on ne garde pas de symptômes. Mais il faut d'abord se demander en quoi le symptôme ou comment le symptôme a été une solution trouvée par l'enfant pour se protéger d'une souffrance (conflit dans le couple parental, harcèlement à l'école ou plein d'autres choses) ou d'un danger, en l'occurrence une maltraitance.

Je voudrais dire que le premier symptôme qui passe pratiquement toujours inaperçu, c'est l'absence de symptômes. Il y a énormément de victimes qui mettent tout en œuvre pour qu'on ne devine pas ce qui leur est arrivé afin de se protéger, entre autres, de la honte de n'avoir pas pu se soustraire à des actes qui n'auraient pas dû être. Il y a donc l'absence de symptômes, voire des enfants qui vont tout mettre en œuvre pour toujours être les premiers de la classe et qui ne supporteront pas de pas être sur l'une des trois premières marches du podium. Mais absence de symptômes ne veut pas dire absence de souffrance.

Quand on voit des ados — et j'y reviendrai bien sûr — qui, presque du jour au lendemain, se mettent à avoir des symptômes de façon massive, il est nécessaire de se poser la question sur ce qui s'est passé dans l'ici et maintenant qui fait que tout d'un coup ces symptômes apparaissent. Mais les racines des symptômes qui peuvent apparaître au moment de l'adolescence peuvent se trouver dans l'enfance, quand bien même l'enfant ne présentait pas à l'époque de symptômes.

Une petite parenthèse —, si vous avez la chance d'avoir des enfants qui travaillent bien à l'école, qui aiment travailler, ce soir quand vous rentrerez chez eux, ne les prenez pas entre quatre yeux en leur demandant : « *C'est qui qui t'a fait du mal ?* ». Encouragez-les à continuer, surtout les garçons, parce que ça ne dure pas toujours. Il y a un moment où l'école... J'en vois parmi vous qui sont soulagés... !

Je reviens au sujet. Quelle est la fonction auto-protectrice de ce symptôme qui n'a pas l'air d'en être un, à savoir être toujours le premier de la classe ? C'est que ces enfants, entre autres choses, luttent contre un sentiment de stupidité, car ils se reprochent d'être responsables et coupables de ce qui leur est arrivé ou du fait de ne pas savoir s'en protéger. Pour lutter contre ce sentiment de stupidité, ils mettent tout en œuvre pour toujours être dans les premiers de la classe. L'autre fonction auto-protectrice, est que penser à ses leçons, connaître par cœur le Corbeau et le Renard, les tables de multiplication, etc, les protège aussi de l'invasion psychique que peut représenter le trauma à travers toute une imagerie post-traumatique. J'ai rencontré des situations d'enfants qui avaient révélé des agressions sexuelles subies petits à 5 ou 6 ans, qui n'avaient pas de symptômes, qui travaillaient bien à l'école et qui pouvaient enfin se confier. On affirmait que ce n'était pas vrai, qu'ils n'avaient pas pu être abusés puisqu'ils allaient bien. Mais ce n'est pas parce qu'ils vont bien qu'il ne leur est jamais rien arrivé. Certains d'entre eux resteront toujours les premiers de la classe, deviendront des hommes ou des femmes brillants, députés, chirurgiens, des hommes ou des femmes qui resteront brillants et brillantes, car ce n'est pas que masculin bien sûr. Mais d'autres s'effondreront au moment de la puberté.

J'ai dit que j'allais évoquer quelques symptômes. Comme dans le programme est évoquée la question de comment amener l'enfant à dévoiler, à pouvoir parler de ce qu'il subit, je vais évoquer deux formulations possibles. Parmi les symptômes que l'on peut rencontrer, ceux qui vont nous mettre encore plus sur la piste ou nous conduire à faire l'hypothèse que l'enfant a pu subir un

traumatisme de ce style, c'est la multiplicité des symptômes. C'est-à-dire, des enfants qui vont être à la fois énurétiques, avec des troubles du sommeil, voire des symptômes somatiques comme les maux de ventre violents, pas le petit mal de ventre du matin avant d'aller à l'école, des enfants qui peuvent avoir des idées suicidaires, etc. La multiplicité des symptômes est donc un indice qui doit nous conduire à ne pas exclure l'hypothèse d'un psycho-trauma. Et, Caroline ELIACHEFF le disait déjà il y a vingt ans, il y a l'échec des prises en charge. Des enfants que l'on adresse en thérapie à 5 ou 6 ans et pour lesquels, quoique l'on tente, rien ne change. Bêtement, et cela peut paraître très naïf, ce que je vais dire, mais la question est : « *Si quoi que je tente pour les aider, ils ne peuvent pas profiter de cette aide, alors, c'est que peut-être, il y a toujours quelque chose que je n'ai pas compris* ». Car les enfants ont envie d'une chose : aller bien pour être comme tout le monde. CYRULNIK le rappelle aussi régulièrement, les enfants ont soif de banalité. Ce n'est que plus tard qu'ils veulent devenir des êtres exceptionnels.

J'ai indiqué quelques symptômes parmi les plus fréquents et en termes de formulation, je vais donc donner deux exemples. Le premier concerne les enfants hyperactifs, tous les enfants hyperactifs n'ont pas été victimes. L'hyperactivité est d'abord une pathologie du lien. Des enfants peuvent se montrer hyperactifs parce que l'hyperactivité est une stratégie protectrice de deux façons. La formulation que je propose est la suivante : « *On dit que tu bouges tout le temps* ». Vous pouvez le dire en présence des parents ou à l'enfant seul. « *On dit que tu bouges tout le temps et que, comme tu bouges tout le temps, tu ne fais attention à rien.* » Si les parents sont là, ils diront que c'est exactement ce qu'a dit la maîtresse. Je poursuis en disant que « *Mon idée à moi, ce n'est pas tant que tu ne fais attention à rien, mais plutôt que tu fais attention à tout en même temps.* »

Je fais une parenthèse, l'hyperactivité est synonyme d'hyper vigilance. A chaque fois que j'ai été amené à utiliser cette formulation, les enfants m'ont fait oui de la tête. Je reprends « *Mais si tu fais attention à tout en même temps, est-ce que cela veut dire que parfois, il peut arriver des choses auxquelles on ne s'attend pas ? Une bonne façon alors de se protéger, c'est de se rendre insaisissable.* » Je donne souvent l'exemple de ce garçon qui m'avait dit : « *Tu as bien compris, mais c'est encore trop tôt pour que je te le dise.* »

Tout cela a été écrit dans des livres qui sont pour certains épuisés, mais en cours de réimpression. Dans la formulation telle que je l'évoque à l'instant, il n'est pas question d'abus sexuel. Il est question de choses qui peuvent arriver et auxquelles on ne s'attend pas. Ainsi, une façon de s'en protéger, c'est de bouger tout le temps et de se rendre insaisissable. Vous suggérez donc le fait qu'il peut arriver quelque chose à l'enfant, mais vous ne suggérez pas la nature de ce qui peut lui arriver. C'est important.

Le recueil de la parole :

Je me tourne vers vous (*les juristes présents sur l'estrade*), parce que du point de vue de la procédure, c'est toute la question de ce qui est induit et de ce qui ne l'est pas? Je suis toujours ravi quand lors de ce genre de conférences, il y a aussi des représentants de la gendarmerie, de la police et de la justice pour lever des malentendus ou des quiproquos qui pourraient s'inviter dans nos échanges. En effet nous évoquons la possibilité que l'enfant soit confronté à quelque chose de dangereux pour lui, mais nous ne disons rien de la nature de ces faits parce qu'il y a ce moment où si l'enfant dit oui, alors c'est à lui aussi de dire si ce sont des choses embêtantes ou des choses dégoûtantes. Les enfants font la différence. Si l'enfant dit que ce sont des choses dégoûtantes, alors je propose de poursuivre en lui expliquant qu'il est important que ce soit lui qui me les dise car il y a plein de choses dégoûtantes possibles. Il n'y a pas que les abus sexuels qui peuvent être vécus comme dégoûtants par un enfant. À travers ce type de formulation, il s'agit de dire à l'enfant ou de lui transmettre comme message que je suis capable de penser qu'il peut lui arriver des choses qu'il ne peut pas dire, parce l'enfant victime comme l'adolescent qui a été victime — et là encore une fois, il n'y a pas de distinction — se sent exclu tout à coup de la communauté humaine ou plus exactement, s'il vient à en parler, il redoute tout à coup de perdre sa place dans cette communauté humaine.

La question de la menace pesant sur l'enfant est une question centrale. Évidemment, si un père abuse son enfant en lui disant : « *Si tu parles, je tue ta mère* », menace la plus fréquente, cela n'encourage pas l'enfant à parler. On est bien d'accord avec cela. Il y a cependant cet autre aspect qui est : « *Dorénavant, si je te le dis, est-ce que je ferai encore partie de la communauté humaine ?* », « *Si je te le dis, est-ce que tu vas me voir définitivement comme un enfant dégoûtant, parce que j'ai une image un peu dégoûtante de moi-même ?* » ou bien « *Est-ce que j'aurai encore quelque valeur pour toi ?* »

À travers ce premier exemple de formulation que l'on peut utiliser avec des enfants comme avec des adolescents ou préadolescents, il y a l'idée que nous sommes capables de penser qu'il peut lui arriver quelque chose de difficile à dire. Il ne faut pas croire que parce que vous aurez parlé comme ça à l'enfant ou à l'ado, il va facilement vous raconter sa vie. Il peut vous dire qu'il ne lui arrive rien d'embêtant, ce à quoi on peut répondre : « D'accord, si c'est le cas, tant mieux, mais il peut aussi t'arriver des choses embêtantes. Tu peux ne pas vouloir en parler maintenant et c'est ton droit, mais sache simplement que s'il t'arrive des choses embêtantes dont tu ne veux pas parler maintenant, ce n'est pas pour cela que si dans six mois, dans un an ou dans dix ans, tu veux en parler, cela ne voudra pas dire que tu es un menteur. Cela voudra simplement dire que le moment n'était pas venu pour toi de pouvoir en parler ». Il ne faut donc pas fermer la porte, mais toujours la laisser ouverte.

Symptômes-2 :

Il y a un autre aspect fonctionnel de l'hyperactivité. J'imagine qu'il y a ici un nombre significatif d'éducatrices spécialisées et de psychologues. Vous êtes des jeunes mamans et vous avez un enfant de 9 ou 10 ans par exemple. La saison des sorties scolaires arrive, votre enfant est en CM1 ou en CM2. L'instituteur fait une sortie et demande si quelques parents pourraient venir accompagner la sortie. Vous avez envie de profiter de ce moment avec votre enfant et vous prenez donc 3 heures de RTT pour être à la sortie scolaire. Vous arrivez et l'enseignant vient vers vous et là vous vous dites : « *Je sais ce qui m'attend* ». Il vient vous trouver et vous dit : « *Vous êtes éducatrice, psychologue, assistante sociale. Est-ce que je peux vous demander un service ?* » « *Le petit Kevin, est-ce que vous pourriez lui donner la main et ne pas le lâcher d'une semelle, parce qu'avec lui on ne sait jamais à quoi s'attendre. Tout d'un coup, il peut décider de traverser même s'il y a une voiture qui passe* ». « *Vous prenez la main du petit Kevin et vous ne le lâchez plus d'une semelle.* » Comme cela, le petit Kevin a un ange gardien. L'hyperactivité a comme conséquence que l'on va davantage veiller sur lui pour qu'il ne fasse pas de bêtises.

J'ai reçu un enfant de 5 ans qui était dite hyperactive et pour laquelle la Ritaline n'avait aucun effet. C'était un enfant de 5 ans, dite hyperactive qui avait été victime d'agressions sexuelles. La première fois que je la vois, la première question qu'elle me pose, c'est : « *Est-ce que tu as déjà vu des enfants qui ont subi la même chose que moi* ». Je lui dis que j'en ai vu. « *Est-ce que tu as pu les aider ?* » « *Certains oui ; d'autres, j'aurai aimé les aider davantage, mais je n'ai pas pu parce qu'on n'arrive pas toujours comme on le voudrait.* » « *Bon, alors si tu en as déjà vu, tu vas peut-être pouvoir m'aider. Alors tu sais ce que tu vas faire ? Tu vas aller voir mon père et tu vas lui demander, qui a eu l'idée de la blague ?* » La blague, c'était une fellation. Elle ne dit que ça. Et je continue en disant : « *Oui, parce que tu dis, si c'est moi qui aie des idées comme ça dans la tête, alors cela veut dire que je peux faire n'importe quoi et je comprends bien que tu bouges tout le temps à l'école. Comme ça, la maîtresse elle veut toujours que tu sois à côté d'elle. (Ça, je le savais.) Car si j'ai dans la tête des salles pensées, des salles idées qui me poussent à faire des drôles de choses qui ne sont pas acceptables, des choses qui tout à coup peuvent me traverser l'esprit, alors je vais faire en sorte d'être toujours sous surveillance.* » C'est l'une des hypothèses qui peut permettre de comprendre l'échec des thérapies : tant que l'enfant n'a pas pu dévoiler ce qui lui est arrivé, il se met aussi sous surveillance. C'est une hypothèse, ça fait partie de plusieurs explications possibles.

L'autre formulation, c'est l'énurésie. J'ai bien dit que c'est un symptôme qui peut nous mettre sur cette piste quand il est associé à d'autres symptômes, parce qu'il y a un nombre très important de garçons qui seront énurétiques jusqu'à 12 ou 13 ans. Cela ne veut pas dire qu'ils font toutes les nuits, mais que c'est régulier qu'ils fassent des ronds dans les draps. En revanche, si ce

symptôme est associé à d'autres symptômes, en particulier les cauchemars et les terreurs nocturnes, je tiens les propos suivants à l'enfant : *il arrive parfois dans la journée des choses embêtantes pour lesquelles les enfants n'ont pas pu se protéger. Ils ont peur la nuit si quelqu'un vient les embêter dans leur sommeil, parce que quand vous êtes au lit et que vous dormez, vous êtes vulnérable. Alors une bonne façon de se protéger et, bien sûr, ils ne le font pas exprès, c'est de mouiller les draps, de faire pipi au lit, comme ça, ils se disent que personne ne viendra les embêter.* Un jour un garçon m'a dit : « *Et en plus, le mien il sent fort !* » Et un autre qui m'avait vraiment marqué m'avait affirmé : « *Non, personne ne m'embête, je n'ai pas de problèmes !* » Trois mois plus tard, la petite sœur dénoncera les agressions sexuelles que les trois enfants de la fratrie subissaient. Ce garçon me dira avec un grand sourire : « *Tu te rappelles, le pipi au lit, ça protège* ».

À travers ces formulations, l'autre point également, c'est non seulement de penser le monde de l'enfant et ses stratégies auto-protectrices, mais c'est aussi de dire : « *Tu n'es pas un sale gosse. Arrête de bouger tout le temps. Arrête de vouloir nous rendre malheureux en disant que tu veux te tuer ou je ne sais quoi* ». C'est aussi lui dire que ce que nous voyons comme un symptôme, c'est en fait la solution qu'il a trouvée, solution révélatrice d'une certaine solitude de l'enfant, car il doit se débrouiller tout seul pour trouver ces solutions. En réalité c'est bien sûr une solution qui tourne mal, car si dans certains cas elle peut s'avérer efficace ou que l'enfant peut penser qu'elle s'est avérée efficace puisqu'il n'y a pas eu de nouveau de passage à l'acte, dans d'autres cas, ça ne change rien. Si dans certains cas, cela peut s'avérer efficace du point de vue de l'enfant, malheureusement lorsqu'on travaille dans des institutions sociales comme des foyers de l'enfance, famille d'accueil, etc., nous avons plutôt affaire à des enfants qui sont victimes de façon prolongée dans le temps.

Quand je dis prolongée, cela peut être six mois, un an, voire beaucoup plus dans un certain nombre de cas, mais n'oublions pas qu'il y a aussi des enfants qui n'ont été victimes qu'une seule fois. L'auteur, homme ou femme, ne récidive pas, parce que, tout à coup, il a conscience de la gravité de ce qu'il a fait. Vous avez des auteurs qui ne récidivent pas, qui vont avoir des conduites suicidaires, voire faire des tentatives de suicide en raison de ce qu'ils ont fait. Puis, il y a un certain nombre qui se disent que c'est un enfant et qu'il ou elle oubliera. Mais j'ai vu des victimes à l'âge adulte (50 ou 60 ans) qui me racontaient avoir été victime d'une tentative de viol par le grand-père, un frère ou un père et même s'il n'y a jamais eu de récidives, la question de : « *Pourquoi a-t-il pensé à me le faire à moi ?* » était toujours présente.

Je terminerai sur la question des symptômes chez les enfants, encore une fois parce que ce n'est pas étranger à ce qui va se passer au moment de la puberté avec les symptômes que l'on dit spécifiques.

Je refais une parenthèse. Si vous voulez en savoir plus sur toutes ces questions, il y a un livre qui est régulièrement réédité et qui s'appelle « **Les stratégies de l'indifférence** » que j'avais écrit il y a 20 ans maintenant, aux Editions Fabert. Un autre livre, épuisé mais il est présent dans les bibliothèques c'est « **La violence impensable** » de Martine NISSE, Pierre SABOURIN et Frédéric GRUYER. Ces livres décrivent les symptômes. Evidemment Il y a des choses que l'expérience a un peu nuancées et complexifiées, mais ces deux livres restent des ouvrages de référence. Martine NISSE, Pierre SABOURIN et Frédéric GRUYER ont été des pionniers sur ces questions en France.

J'avais également écrit un petit livre qui est réédité tous les ans et qui s'appelle « **Le silence des enfants** ». Je vous en dirai peut-être un mot plus tard. Il est aux Editions L'harmattan. Le dernier en date de mes livres, c'est « **De l'incestueux à l'incestuel** ».

Si vous tapez les noms des auteurs, Martine NISSE, également Jean-Yves HAYEZ qui est un pédopsychiatre belge et qui a publié chez Dunod ou mon nom, vous trouverez toutes les bibliographies sur Internet.

Les symptômes spécifiques, c'est un point important surtout quand on travaille dans la protection de l'enfance, que ce soit les services de l'Aide Sociale ou du côté judiciaire, ce sont tous les

comportements révélateurs chez l'enfant d'une connaissance anormale de la sexualité adulte. La phrase n'est pas de moi, elle est de FERENCZI. Elle a un siècle. Tous les comportements révélateurs chez l'enfant d'une connaissance anormale de la sexualité adulte. La liste est brève. Ce sont les pratiques de fellation, cunnilingus entre enfants, les autos pénétrations anales ou vaginales, les masturbations compulsives avec des conduites d'exhibition. (*Il faut mettre les enfants psychotiques à part, vous ne les rentrez pas dans la catégorie pour les masturbations compulsives.*) Les masturbations d'animaux. Là, on est devant des symptômes spécifiques, parce qu'ils révèlent une pratique sexuelle qui est une pratique adulte. (*Je laisse les masturbations d'animaux de côté.*) Il s'agit d'un point important, parce que dans ces cas-là, nous sommes contraints de parler du symptôme de l'enfant et donc de sexualité. On ne peut pas faire autrement que de parler de sexualité dès lors que le symptôme est de nature sexuelle.

J'insiste sur ces symptômes, parce que dans les institutions éducatives en particulier foyers de l'enfance, ce genre de comportement n'est pas si rare et qu'il est parfois malheureusement banalisé. Banalisé parce que d'une certaine façon, de la part de ces enfants victimes de carences, de négligences, on n'est pas surpris qu'ils fassent ce genre de choses. Quand je le dis comme ça, cela peut paraître un peu scandaleux de penser que je pense des choses comme ça de la part de collègues, mais c'est la vie de l'institution. Pour faire beaucoup d'interventions dans des foyers, dans des équipes, c'est toujours « scotchant », sidérant et désespérant de voir tout à coup, quand je raconte ça, des éducateurs qui commencent à dire : « *ah, mais le petit untel, ah, mais le petit untel, etc.* » Cela veut dire que ces symptômes sont révélateurs de l'existence d'un traumatisme. Cela ne nous dit pas qui est l'auteur du traumatisme. C'est un point important. L'auteur peut être un parent, un membre de la famille, mais pour des enfants placés, l'auteur peut être un autre enfant de l'institution. L'auteur peut-être aussi — pardonnez-moi de l'envisager — un éducateur ou un veilleur de nuit. J'ai eu des cas comme ça où le veilleur de nuit abusait les enfants pendant le sommeil.

La formulation, là aussi vous la retrouverez dans les livres : *Quand on me dit* [« On », peut-être la mère, l'éducateur, le père, un donneur de soins.] *que tu as été surpris en train de faire telle chose, vouloir (ça peut être sucer le zizi du copain ou lécher le sexe de la petite fille, etc.) Alors c'est important pour moi d'en parler avec toi* ». Même si c'est difficile parce que c'est difficile de parler de ces choses-là avec les enfants. « *Car la question que je me pose, c'est comment on doit t'aider ? Est-ce qu'on doit t'aider comme un enfant qui a de drôles idées dans la tête et qui embêterait les autres avec ces drôles d'idées ou est-ce qu'on doit t'aider comme un enfant à qui on a mis ces idées dans la tête et qui ne sait pas le dire autrement qu'en le faisant aussi ?* »

Je poursuis en disant qu'en ce qui me concerne, je ne crois pas que ces idées viennent toutes seules dans la tête des enfants, vouloir sucer le zizi ou des choses comme ça. « *Quand on m'a dit que tu avais été surpris faisant telle ou telle chose, je me suis dit, est-ce que cela aurait pu arriver que tu aies vu quelque chose comme ça ou que quelqu'un ait voulu te faire ou faire avec toi des choses comme ça ?* »

Je dis bien « *que tu aies vu* » car dans mon expérience, je n'ai pas encore rencontré d'enfants — ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en a pas — qui présenteraient des symptômes spécifiques seulement parce qu'ils auraient vu une ou deux fois des images pornographiques. Je n'ai pas eu ce genre d'expérience avec des enfants. Ce que j'ai constaté en 25 ans de travail sur ces questions, c'est que plus les enfants ont des symptômes spécifiques qui durent, c'est-à-dire pas juste une fois, mais qui vont se répéter à plusieurs reprises, plus on peut craindre qu'ils aient subi des agressions sexuelles de façon répétée, voire par plusieurs adultes, voire que l'auteur demande aux enfants de le faire entre eux parce que c'est quelque chose qui n'est malheureusement pas exceptionnel qu'un ou une auteur abuse de plusieurs enfants en même temps et leur demande de simuler des sodomies, des actes sexuels, etc. Plus c'est pire, moins c'est racontable, parce qu'ils ont peur d'être définitivement vus comme complices, dégoûtants, etc. Plus c'est pire, moins c'est racontable et pour leur permettre de le dire, il faut leur donner la possibilité dans un premier temps d'en dire « le moins possible », parce que tout dire, c'est difficile, et penser que dans ces cas-là, le symptôme spécifique, c'est le petit bout de ficelle que l'enfant nous laisse attraper et que c'est à nous après de tirer avec le plus de délicatesse possible sur ce petit bout de ficelle pour ne pas rompre le lien avec l'enfant. Nous verrons cet après-midi

les questions autour de la procédure, mais il ne faut pas non plus être trop pressé pour que l'enfant raconte tout. Il y a des enfants qui vont tout dire d'un coup. Comme ça après ils se disent qu'ils seront débarrassés. Il y a des enfants qui sont tellement habités par la honte et la peur qu'ils ne peuvent pas le dire.

C'était un bref aperçu, parce qu'encore une fois, vous avez aussi à l'adolescence ce genre d'enfants qui ont eu des symptômes spécifiques. Symptômes qui n'ont pas été décodés comme tels, enfants avec lesquels on n'a pas parlé comme il aurait peut-être fallu le faire et nous verrons tout à l'heure, quand ils ont 13 ou 14 ans, à quel point leur questionnement peut devenir comme une bombe atomique dans leur tête et dans leur corps.

L'impact identitaire :

Je terminerai cette première partie avec le questionnement. J'ai parlé de l'impact sur la construction identitaire de l'enfant. Juste une parenthèse. Je vais essayer de la faire brève. Il peut arriver à n'importe quel parent, nous compris, d'avoir un enfant qui va faire une mauvaise rencontre. On le met chez une nounou qui a son agrément et on pense que tout va bien. Et puis, le fiston aîné de la nounou est un peu tordu ou bien le grand-père, ou je ne sais qui. Cela peut arriver à n'importe lequel d'entre nous que notre enfant fasse une mauvaise rencontre, mais ce qui sera important, si l'enfant en parle, c'est que nous puissions décoder ce qu'il nous dit et ainsi remplir cette fonction protectrice.

Je pense à une amie, une jeune pédopsychiatre, qui m'envoie un mail catastrophé parce que sa fille a dévoilé, avec ses mots, des attouchements qu'elle subit par le tonton quand il change sa couche et que cela lui fait mal, etc. Et cette jeune collègue et amie était vraiment bouleversée. Elle prend les dispositions nécessaires, retire l'enfant de chez la nounou qui lui dit que ce n'est pas vrai et que son mari ne change jamais la petite. Et puis, elle finit par dire : « *Oui quand je vais à Carrefour, je laisse la petite à mon mari* ». Il y a donc beaucoup d'éléments qui font penser que la fillette ne raconte pas des carabistouilles comme disent les Belges. Cette jeune maman me dit : « *Qu'est-ce qui va se passer pour ma fille maintenant, qu'est-ce qu'elle va devenir ?* » Je lui ai répondu : « *Elle va grandir comme tous les enfants, avoir des copines, aller à l'école, un jour, elle sera amoureuse et peut-être que cette histoire laissera une trace qui reviendra ou peut-être pas parce que simplement, tu l'as protégée. Elle compte pour toi, elle a de la valeur.* » Avoir un attachement sécurisé avec un enfant ne veut pas dire que l'on protège son enfant de tous les dangers de la terre, mais simplement, quand il est confronté à un danger, il se sent protégé et la protection l'amène à penser qu'il a de la valeur, qu'il compte pour ses parents, pour des adultes. Cette jeune maman me dit : « *Tu comprends, j'ai été violée à l'âge de 7 ans.* » C'est cela qui peut parfois rendre les choses très difficiles. C'est que l'on espère protéger nos enfants et puis on ne peut pas exclure que tout d'un coup, le mal, quel qu'il soit, dont on voudrait les protéger, ne leur arrive pas.

Je dis ça parce que j'ai parlé de l'impact identitaire et que je vais revenir sur les enfants petits de 5, 6, 7 ou 8 ans. Si jamais il arrivait — ce que je ne souhaite évidemment à personne — que parmi vous un parent soit confronté à cela, relativisez la suite de mon propos et pensez à la sécurité et au sentiment de sécurité intérieure que vous avez permis à votre enfant d'avoir du fait d'un lien d'attachement sécurisé.

L'impact identitaire, c'est parce que les enfants victimes, toutes les victimes en général, qu'elles aient 4 ou 5 ans, qu'elles aient 12 ans ou qu'elles en aient plus, seront toutes amenées à se poser au moins une question : « *Pourquoi moi ? Pourquoi est-ce que c'est moi qu'il a choisi pour faire cette chose dégoûtante, contre nature, cette chose interdite ?* » Parfois, l'enfant comprend que c'est interdit, mais il ne trouve pas cela dégoûtant. Il peut trouver ça rigolo. Il y a plein de compréhensions, de lectures possibles que les enfants peuvent se faire. Mais, ils partagent tous cette question : « *Pourquoi moi ? Pourquoi est-ce que c'est moi qu'il a choisi ?* » Et l'enfant, surtout des enfants de moins de 7 ou 8 ans, va chercher en lui la responsabilité de ce qui lui arrive. Il va se dire : « *J'ai dû faire quelque chose qui lui a donné l'idée* ». D'autre part, en prescrivant le secret, l'auteur nomme la loi qu'il transgresse. C'est un point important : si un auteur dit : « *Je ne savais pas que c'était interdit* », mais qu'il a prescrit le secret à l'enfant, c'est qu'il

savait que c'était interdit. Je reprends mon propos : l'enfant donc court le risque de se dire : *« Peut-être que j'avais des idées comme ça dans la tête, qu'il l'a deviné et c'est pourquoi il m'a choisi pour le faire »*. Il s'attribue donc la responsabilité de ce qui lui est arrivé.

C'est pour cela, Aude, vous l'avez évoqué dans votre propos au sujet de la question de la culpabilité, si un enfant, un adolescent ou un adulte vous dit : *« C'est de ma faute »*, spontanément on a envie de dire : *« Non, ce n'est pas de ta faute. Le coupable, c'est l'autre »*. Mais il est préférable de lui dire : *« Explique-moi pourquoi tu penses que c'est de ta faute ? »*, parce que si vous lui dites : *« Ce n'est pas de ta faute »*, vous ne lui permettez pas, vous le privez de la possibilité de dire comment il a compris ce qui lui est arrivé. Les victimes ont aussi besoin de voir en quoi elles sont co-actrices de ce qui leur arrive, parce que sinon, elles perdent tout pouvoir sur leur destin. Et il y a une pathologie du destin qui va s'inviter chez elle : *« Je ne suis bonne qu'à être victime »*, réponse au *« pourquoi moi ? »*.

Je risquerais d'être trop long en donnant des exemples, mais très rapidement, je prendrai celui d'une femme de 55 ans qui avait de grandes difficultés avec ses enfants adolescents et qui m'expliquera après 2 ans de thérapie, convaincue de me l'avoir déjà dit, ce qui n'était pas le cas, qu'elle avait été victime d'attouchements par un oncle quand elle avait entre 7 et 10 ans pendant trois étés de suite. Je lui demande : *« A l'époque, quand c'est arrivé, comment avez-vous compris qu'il vous fasse cela ? »* Elle me répond très spontanément : *« Oh ! Il n'avait plus sa tête. Il avait été blessé pendant la guerre de 40. Il avait pris un éclat d'obus et donc il n'avait plus sa tête. »* Je demande *« Il faisait quoi comme métier ? »* *« Il tenait un commerce et il avait le sens des affaires. »* Je lui fais alors remarquer *« qu'il n'avait plus sa tête de 10 heures du soir à 6 heures du matin mais que le reste du temps, ça fonctionnait plutôt bien. »* *« Oui, mais vous comprenez, il avait une femme chiante quand même. »* *« Peut-être, mais cela ne suffit pas à expliquer. Si tous les hommes qui ont une femme chiante se mettent à faire du mal à leur enfant, qu'est-ce qui va se passer ? »* (Et inversement, si toutes les femmes qui ont un mari chiant... Il faut quand même respecter la parité...) Et elle continue en disant : *« Vous savez, je crois qu'il avait deviné que j'aimais ça. »* *« C'est curieux quand même. La question pour moi, c'est comment s'y est-il pris pour vous faire croire que vous aimiez ça ? Vous aviez 7 ans la première fois. »* Elle me répond songeuse : *« Je n'avais jamais pensé comme ça, je vais y réfléchir. »* Deux semaines plus tard. Elle m'explique : *« J'ai repensé à votre question. Je crois vraiment qu'il avait deviné que j'aimais cela. Je vais vous dire pourquoi. Parce que quand j'avais 4 ans, mon frère qui en avait 7 avait un copain du même âge que lui. Un jour je me suis retrouvée toute seule avec ce garçon et il m'a dit, viens on va jouer à faire l'amour. Je vais te montrer comment il faut faire. Je mettrai ma langue dans ta bouche, puis après mon zizi dans le tien. Quand il a voulu m'embrasser, il a mis la langue dans la bouche et j'ai fait beurk, mais enfin si c'est comme cela qu'il faut faire, puis quand il a voulu me baisser la culotte, je me suis sauvée en courant. Le problème c'est que quelques jours plus tard, j'étais toute seule avec un enfant de mon âge et j'ai eu l'idée de lui faire la même chose. Alors vous comprenez, s'il a suffi qu'on me le fasse une fois pour que j'aie l'idée de le refaire à mon tour, c'est donc que j'avais des prédispositions. »*

Je prends toujours cet exemple parce que pour moi, sans doute comme pour vous, il est assez scotchant. Cela expliquait aussi les difficultés relationnelles qu'elle avait toujours eues avec ses enfants. C'est-à-dire qu'elle évitait toute intimité avec eux, car elle pensait *« si j'ai l'idée que j'ai pu pervertir mon oncle, parce que j'ai des idées comme cela dans la tête, en tant que mère évidemment je vais devoir me protéger de l'idée que je pourrais pervertir mes enfants. »* Eviter toute intimité affective et corporelle était la solution pour les protéger d'elle ! On en parlera aussi tout à l'heure avec l'adolescent et avec les adolescentes mères très tôt qui sont aussi traversées par cette question.

Pour finir sur la question du *« Pourquoi moi ? »*, les réponses peuvent être autres que celle-ci. Je vois deux sœurs jumelles de 11 ans maintenant et qui ont été abusées par leur père à 7 ans. Une est en échec scolaire et quand je lui demande : *« Comment as-tu compris que ton père te fasse cela ? »*, elle me répond : *« Tu sais, il n'est pas très intelligent mon père et je suis plus intelligente que lui. Alors, il a voulu se venger parce que j'étais plus intelligente que lui. C'est pour cela qu'il me l'a fait. »* Alors tout à coup, avoir des bonnes notes à l'école devient dangereux, parce si vous êtes plus maligne que les autres, ils vont chercher à se venger et vous vous demandez ce qu'ils

vont vous faire. Sa sœur qui est très jolie avec des cheveux blonds vénitiens, vraiment très belle, prend régulièrement des ciseaux et se coupe les cheveux n'importe comment. Et quand je lui pose la même question, elle me répond : « *Parce que j'étais trop belle* ». Être trop belle, c'est donc courir le risque, etc.

A propos des enfants handicapés victimes d'abus sexuels, - ce n'est malheureusement pas exceptionnel - les associations de parents d'enfants handicapés ne supportent pas bien que l'on évoque cela - mais j'ai vu des enfants handicapés victimes d'abus soit enfant, soit au moment de la puberté. L'enfant se dit à lui-même : « C'est parce que je suis handicapé qu'il me le fait. Et quand des filles ou des garçons sont abusés à 14 ou 15 ans, c'est presque présenté par l'auteur comme un cadeau, « *Tu sais, personne ne voudra de toi vu comment tu es, alors tu devrais me remercier.* » L'enfant cherche toujours en lui une cause endogène au mal qu'il subit.

L'autre question est : « *Est-ce que plus tard, je le ferai ?* » Les enfants victimes d'agression, une fois, deux fois ou plus, se posent cette question : « *Est-ce que plus tard, je le ferai ?* » Et quand un enfant dévoile des agressions, j'évoque toujours avec lui cette deuxième question en disant : « *Tu sais, j'ai rencontré des enfants qui avaient subi la même chose que toi et ils avaient peur, en grandissant, de faire ce qu'ils avaient subi. Est-ce que c'est une question comme ça que tu t'es posée ?* » Vous avez des enfants qui vous répondent : « *Ça je sais que je ne le ferai jamais.* » « *Bravo, ça veut dire que tu as bien compris que c'était interdit. C'est super et il n'y a pas de raison d'en douter.* » N'allons pas mettre le doute dans la tête de l'enfant. Et puis, il y a des enfants qui disent : « *C'est de ça dont j'ai peur* ». Je me souviens d'une fillette de 10 ans qui m'avait dit : « *J'ai peur d'avoir tout le temps envie de le faire avec des grands, mais aussi avec des petits.* »

Vous voyez que si vous n'explorez pas cette question, vous les laissez avec de sacrées interrogations. Quand l'enfant pense cela, je lui demande : « *Est-ce qu'il t'est arrivé de te demander si ce que X t'a fait, il te le faisait parce qu'on lui avait fait à lui aussi ?* » Régulièrement, des enfants disent : « *Oui, c'est ça que j'ai pensé* ». C'est extrêmement logique. A savoir : « *Si parce ce qu'on me le fait, j'ai peur de le faire, c'est sans doute que s'il me le fait, c'est parce qu'on lui a fait. Mais s'il me le fait parce qu'on lui a fait, alors cela veut dire que moi, je ne pourrai pas ne pas le faire à mon tour.* » C'est donc là où la question du destin s'invite. Dans ces cas-là, il faut pouvoir dire à l'enfant : « *C'est normal que tu te poses la question.* »

On verra, sur le plan thérapeutique que remettre l'enfant, l'adolescent ou la victime dans un processus de normalité est probablement la chose la plus importante. « *C'est donc normal que tu te poses la question. Et peut-être que s'il ou elle te l'a fait, c'est qu'on lui avait fait aussi. Mais tu vois, il y a une grande différence entre lui ou elle et toi. La grande différence, c'est que toi, tu as pu en parler. Et en en parlant, tu t'es protégé. Je pense que si tu as été capable de te protéger et si parfois tu as peur de faire des choses comme cela, je crois que tu sauras trouver des solutions, te faire aider pour te protéger encore et protéger les enfants.* » Il faut remettre en valeur la partie saine de l'enfant. C'est pour moi une véritable conviction.

Je m'arrête là. J'ai probablement été un quart d'heure trop long sur ces points, mais on verra à quel point, il est important d'avoir tout ça en tête quand plus tard on est avec des adolescents qui, éventuellement, ont montré ou pas des symptômes enfants, mais qui vont, tout à coup, présenter d'une façon subite et soudaine, une pathologie très souvent autodestructrice.

Dans la deuxième partie, j'aborderai la question de l'adolescence et aussi des facteurs de risque, sans que l'enfant soit forcément victime, mais qui sont des facteurs de risques intrafamiliaux qui peuvent faire que l'adolescent soit auteur ensuite.

Intervention du public : Vous avez parlé de bibliographie. Vous avez énoncé certains auteurs. Votre propos m'a fait beaucoup écho au film « La chasse » qui est du même réalisateur que « Festen ». Pour tout ce qui concerne votre propos autour de la suggestion, « La chasse » est vraiment un film à voir.

Jean-Paul MUGNIER

Il y a eu « Festen », « La chasse » et l'un des tout premiers était avec Alain BASHUNG, « L'ombre du doute », dont le scénario avait été coécrit avec Martine NISSE. Il y avait aussi au théâtre, mais ça avait peut-être moins de retentissement, « Le silence des enfants », que j'ai évoqué. J'aime beaucoup les romans policiers et malheureusement, maintenant, il n'y a pas une seule intrigue où le problème de la sexualité, de la pédophilie ou de la violence conjugale ne soit pas présent. Parfois, dans les romans, on trouve plus de matériel clinique que dans bien des bouquins de psychologies. Il y a quelques auteurs comme Arnaldur INDRIDASON et John HARVEY qui sont des auteurs de romans policiers qui ont très bien écrit sur ces questions.

Définition de l'agression sexuelle :

Je n'oublie pas la question qui m'a été posée par quelqu'un sur ma gauche sur la définition de l'agression sexuelle. Je renvoie à ce qui écrit sur l'une des photos : « *Constitue une agression sexuelle toute atteinte sexuelle effectuée par contrainte, menace et surprise* ». Je pense qu'on y reviendra cet après-midi. C'est vrai qu'il y a des ambiances qui évoquent de l'incestuel, parfois bien marqué, sans que pour autant on puisse parler d'agression sexuelle. Je vais juste prendre un exemple. C'était une situation où les collègues m'avaient dit avoir fait un signalement pour agression sexuelle et qu'une fois de plus, le procureur avait classé l'affaire. C'était quoi le signalement ? Le père regarde sa fille de 12, 13 ou 14 ans prendre sa douche. Nous sommes d'accord, c'est un peu curieux qu'un père ait envie de regarder sa fille prendre sa douche. Pour autant, ça ne constitue pas une agression sexuelle. Maintenant, qu'on soit devant une situation de danger d'évolution pour une adolescente, oui, mais après, on peut toujours s'inquiéter de savoir si un tel comportement ou une telle attitude du père qui veut regarder sa fille de 13 ou 14 prendre sa douche ne serait pas la prémisse, s'il n'y a pas un risque d'atteinte d'agression sexuelle. Je crois que cet après-midi c'était prévu, c'est aussi important d'être bien précis dans nos mots, dans ce qu'on dénonce ou désigne, parce que nos signalements sont la première étape de la procédure.

Victimes et thérapie ?

J'en viens maintenant à l'adolescence. J'évoquerai deux autres facteurs de risque par rapport, non pas aux adolescents et aux victimes, mais aux adolescents qui peuvent devenir auteurs. J'ai parlé des enfants. Certains enfants peuvent dénoncer et dévoiler les agressions sexuelles dont ils sont les victimes et peuvent très bien bénéficier d'une aide thérapeutique. Tous les enfants victimes n'ont pas besoin de 10 ans de psychothérapie. Il y a des enfants victimes qui ont besoin de deux ou trois séances et après, ils reprennent une évolution. Il y a des enfants victimes qui ont besoin d'un suivi un peu plus long. Notre objectif, comme professionnel, est de toujours permettre à l'enfant de reprendre un cycle évolutif normal et donc de tout mettre en œuvre pour qu'il puisse de nouveau investir sa scolarité, avoir des amis. Nous devons être attentifs à ne pas, nous, « pathologiser » l'enfant parce qu'il a été victime.

Là aussi, j'ai un bref exemple. C'est un gamin de 11 ou 12 ans qui a été victime et qui a fini par dénoncer son père. Les frères et sœurs l'avaient été. Il y a eu quelques entretiens. Il va plutôt bien. Les enfants n'ont plus le droit de voir leurs parents, la mère non plus. La fratrie ne va pas mal. Ils sont chacun placés dans des lieux différents pour plein de raisons. Un an plus tard, l'éducatrice me téléphone en me disant que ça va de nouveau mal et qu'il n'a sans doute pas pu tout dire au sujet des abus qu'il avait subis, parce qu'il a pris 30 kg en un an. Je vois ce garçon. C'est vrai que ça m'a fait de la peine de le voir. C'est une boule. Il a du mal à marcher. Je lui demande : « *Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Qu'est-ce qu'il t'arrive ?* » et il me répond : « *Je n'ai pas vu mes frères et sœurs depuis un an* ». Quand je le dis à l'éducatrice elle m'explique qu'elle ne s'en est pas rendue-compte parce qu'elle est prise par le travail et que ce n'était plus une urgence, que cet enfant ne faisait plus trop parler de lui.

Je prends simplement cet exemple pour dire qu'il faut faire attention à ne pas vouloir expliquer toute difficulté qui réapparaît chez un enfant par le fait qu'il a été victime d'abus ou parce qu'il n'aurait pas tout dit. Je pense à une autre adolescente qui dénonce les abus qu'elle a subis et son assistante sociale vraiment préoccupée pour cette jeune fille, me dit : « *Maintenant qu'elle a fait le travail avec vous, elle pourrait peut-être aller en thérapie individuelle* ». Je lui demande pourquoi. « *Parce qu'avec ce qu'elle a subi, il faut bien qu'on continue de l'aider.* » Je demande : « *Elle va bien pour l'instant ou il y a de nouveau des problèmes ?* » Elle me répond : « *Non, elle va bien* ». « *Alors laissons-là tranquille !* »

Pourquoi je dis ça ? Parce que des enfants peuvent dénoncer et dévoiler des agressions sexuelles, être aidés et aller bien. Et respectons le moment où ils vont bien. Quand je dis qu'ils vont bien, ça ne veut pas dire que l'affaire est complètement oubliée. C'est simplement qu'il y a le cycle de vie de la victime. Ils peuvent aller bien pendant un, deux ou trois ans et de nouveau aller mal et on aura beau avoir fait une séance de thérapie par semaine pendant l'époque où ils allaient bien en se disant que comme ça, ils n'iront plus jamais mal, ça n'empêchera pas tout à coup le fait qu'à un certain moment des symptômes puissent réapparaître, tout simplement parce que c'est le cycle de vie de la victime. La puberté qui commence avec une sexualité pulsionnelle, puis une sexualité relationnelle, puis les premiers rapports sexuels, puis avoir un enfant, puis quand l'enfant a l'âge que le parent avait quand il a été lui-même victime, toutes ces grandes étapes de la vie peuvent réveiller une souffrance et favoriser, dans certains cas, la réapparition de symptômes quand l'enfant victime, lors de cette étape, ne retrouve pas un sentiment de sécurité intérieure suffisant. Pour autant, quand bien même on aurait continué de faire des entretiens avec cet enfant en prévision du jour où ça pourrait de nouveau aller mal, cela n'empêchera pas que cela puisse de nouveau aller mal un jour. Ça peut paraître un peu accablant de le dire comme ça, mais j'espère montrer que ça ne l'est pas tant que ça.

Comportement à risque à l'adolescence ?

L'adolescence, est donc une crise de l'identité et de l'appartenance. Tout comme les enfants de 2 ans expérimentent pour apprendre, les adolescents transgressent pour s'autonomiser et s'individualiser. Ils ont besoin de conflits et de mettre à l'épreuve les règles, que ce soient les règles internes à la famille ou des règles de la société. Il y a donc une crise de l'appartenance où la transgression est aussi là pour vérifier qu'on appartient toujours, c'est-à-dire que si un adolescent de 15 ans sort un samedi, que ses parents lui disent de rentrer à 11 heures, mais qu'il rentre à 3 heures du matin et que les parents s'en fichent complètement, il pourra penser qu'en fait ses parents ne sont pas vraiment intéressés par lui et par ce qu'il devient, qu'ils ne croient pas aux règles qu'ils fixent. Je le dis de façon un peu caricaturale. Le fait qu'il conteste les règles parentales ne veut pas dire que les parents ne doivent pas fixer des règles. Je veux dire qu'il y a ce qu'un ami collègue (Guy Ausloos) appelle les grandes règles, celles pour lesquelles on ne tergiverse pas : « *Tu ne prends pas le volant de la voiture si tu as fumé un pétard !* » et puis il y a les petites règles où on peut négocier : « *On avait dit que tu rentrerais à 11 heures, mais tu es rentré à minuit. Le prochain coup, s'il te plaît, tu rentres à l'heure* ». Mais on ne va pas non plus dire : « *Tu ne sors plus jamais, parce que tu es rentré avec une heure de retard* ».

Je simplifie, mais tout ça est, entre autres choses, dans une vérification de l'appartenance à la famille et la société. L'adolescence, c'est aussi le moment où on dit : « *De toute façon, je n'ai pas demandé à naître. C'est vous qui m'avez fait. Tant pis pour vous, vous devez me subir* » et c'est l'âge où on choisit ses groupes d'appartenance avec les pairs. Se différencier, s'individualiser et en même temps, vérifier qu'on appartient toujours. Par ailleurs c'est une crise de l'identité, celle qui se prolonge, avec des paliers, parce que les adolescents ne sont pas tout le temps « chiants ». Il y a des moments où ils sont plus calmes qu'à d'autres, mais l'adolescent est confronté à cette transformation du corps et c'est là aussi qu'arrivent les grandes questions existentielles : « *A quoi ça sert de devenir adulte si c'est pour être au chômage ?* ». Le corps, en changeant, met également à l'épreuve l'adolescent et les changements auxquels il est confronté s'étalent quand même sur une bonne dizaine d'années. Même si à 20 ans il a pu grandir de 20 cm, ce n'est pas pour autant que les transformations physiologiques, biologiques ou neurologiques sont terminées.

Prenons maintenant le cas d'un enfant qui a été victime d'agressions sexuelles. Il a dénoncé les abus dont il était victime. Il a été aidé. Il semblait aller bien. Je refais une parenthèse parce que depuis longtemps maintenant, quand je vois des enfants qui ont été victimes, accompagnés soit d'éducateurs, parce que les parents ne sont pas protecteurs ou étaient trop défaillants, soit de leurs parents qui ont été des parents protecteurs, je dis toujours aux parents et aux éducateurs au sens large que ce n'est pas parce qu'il va bien maintenant que l'affaire est finie, que si ça se trouve, quand il aura 12 ou 13 ans, il pourra de nouveau aller mal. C'est simplement parce qu'il y a des questions dont il ne sert à rien de lui parler tant qu'il ne les a pas expérimentées. Même s'il les comprend intellectuellement, il ne les comprendra pas sur le registre des émotions ou sur le registre corporel. Et si tout à coup, il se met à aller mal quand il a 12 ou 13 ans, ne soyez pas catastrophé, mais téléphonez et prenez rendez-vous ou bien parlez avec enfant, etc.

A 12, 13 ou 14 ans, l'adolescent comme l'adolescente va être confronté à une première expérience de la sexualité qui, dans un premier temps, sera toujours une sexualité pulsionnelle. L'entrée dans la puberté implique de découvrir la masturbation, fille ou garçon, de faire des rêves érotiques, de se réveiller la nuit avec des pulsions sexuelles, etc., et pour certains, le besoin de se masturber beaucoup. Lors de cette première étape dans la découverte de la sexualité, sexualité qui devient une sexualité adulte contrairement à la sexualité infantile qui était plutôt liée à la découverte de la différence des sexes, les adolescents qui ont été victimes d'abus sexuels vont réinterroger leur transformation et ces changements à travers le prisme des agressions qu'ils ont subies. Et il peut arriver que se présentent de façon assez soudaine la réapparition de symptômes.

Dans les symptômes qu'on peut voir à 12 ou 13 ans, il y a l'apparition de phobie scolaire qui en fait est une phobie de la relation et du contact de l'autre. Ce n'est pas une phobie de l'école, mais des relations qu'impose le fait d'aller à l'école. Vous avez la réapparition d'automutilation, des premières conduites de troubles alimentaires comme l'anorexie. Par exemple, une jeune fille peut présenter des troubles anorexiques pendant une période de 6 mois à l'âge de 13 ans puis de nouveau à 17 ans, il y a bien sûr des aspects relationnels familiaux à prendre en compte, mais ça peut être aussi très lié à l'impact d'un psycho-trauma.

Il y a l'anorexie, les premières expériences d'addiction, fumer du shit, entre autres, est le plus fréquent, l'encoprésie peut réapparaître à cet âge-là. J'ai vu des ados de cet âge-là qui tout à coup badigeonnaient de leurs excréments les murs de leur chambre. C'était des enfants qui par ailleurs étaient normalement intelligents au niveau scolaire, ce n'est pas le problème. Il y a aussi des conduites d'automutilation de type se taper la tête contre les murs, des colères excessives.

On pourrait dire que tous ces comportements sont des comportements banals, normaux au moment de l'adolescence, sauf qu'ils sont présentés d'une façon particulièrement intense. C'est l'intensité du comportement qui doit nous alerter. Quand je dis relativement normaux, c'est parce que quand on a 13 ans, prendre sa douche tous les jours, ranger sa chambre, vouloir mettre des vêtements propres qui ne puent pas trop la transpiration, ou au contraire ne pas se laver rester des jours et des jours sans se changer, est assez banal. Mais là, on est face à une intensité particulière car, tout à coup, à travers l'expérimentation de la sexualité pulsionnelle se repose la question de l'image de soi : Est-ce que je vais le faire ? Est-ce que je vais pouvoir me contrôler ? Est-ce que je suis normal ? Est-ce que mon corps se développe normalement ? C'est la grande question qui se pose à cet âge-là chez les filles comme chez les garçons.

Un symptôme qu'on peut aussi observer chez les filles à 13 ou 14 ans dès lors qu'elles sont réglées, ce sont les conduites sexuelles à risque. On les observe aussi chez les garçons, mais elles vont être plus perçues chez les filles que chez les garçons du fait du risque de maternité et, chez les filles, les grossesses précoces. Pour eux, se pose donc la question de la normalité de leur corps et de l'image dangereuse ou de leur propre dangerosité pour autrui et pas seulement pour eux-mêmes.

Je vais prendre un premier exemple. C'est un garçon de 13 ans qui présente des difficultés sur le plan des apprentissages. Il est dans un institut médico-éducatif. Quand vous parlez avec lui, il a le raisonnement d'un gosse de son âge. Il ne fait pas débile, mais c'est compliqué au niveau des apprentissages. Toute la fratrie a été placée suite à des maltraitances physiques graves et au

cours du placement, les enfants ont dénoncé les agressions sexuelles qu'ils ont subies. Je les vois. Ces enfants viennent de loin ; ils font 200 km pour venir à la consultation. Ça prend la journée de travail à l'éducatrice qui les emmène. Je ne rentre pas dans tous les détails, mais à un moment donné, on est amené à parler des abus sexuels qu'il a subis. Il me parle de son père qui éjaculait dans sa main. Il n'utilise pas le terme « éjaculation », mais de « pipi blanc qui colle. » Je lui explique que ça s'appelle du sperme. Comme il a 13 ans, je lui pose la question : « *Peut-être que tu en as déjà ?* » et il me répond soulagé : « *Non* », mais vraiment avec soulagement. Je lui dit : « *Ok, peut-être, mais ça viendra un jour, peut-être dans 6 mois ou dans un an. C'est comme ça pour tous les hommes.* »

Pour des tas de raisons, la prise en charge doit s'arrêter. La raison essentielle est que l'éducatrice est en congé maternité et elle ne peut donc plus les emmener. De plus ça coûte un peu cher, les enfants ne vont pas trop mal et c'est donc suspendu. Six mois plus tard, l'éducatrice a repris son travail et elle me téléphone catastrophée : « *Monsieur MUGNIER, tout ce qu'on a fait n'a servi à rien. Il sera pédophile.* » Je lui demande ce qu'il se passe tout en m'attendant ce qu'elle va me dire. Elle m'explique : « *Il en met partout dans son lit, mais aussi sur le canapé devant la télévision, sur son bureau, sur la table de la cuisine. Monsieur Mugnier, j'ose à peine vous le dire, jusque dans les sous-vêtements de l'assistante maternelle.* » Il est en famille d'accueil. Je réponds : « *Ce n'est pas très grave* ». Elle : « *Ah bon ? Vous trouvez ?* » Je réponds : « *Non, ce n'est pas très grave. Ce que je vous propose, c'est de refixer un rendez-vous pour Grégory. Il y a deux possibilités : soit vous avez le financement, vous venez et tant mieux si on est payé ; soit vous n'avez pas le financement, mais obtenez au moins de votre hiérarchie l'accord de venir avec Grégory.* » Ce n'est pas grave, on peut se montrer un peu généreux de temps en temps. C'est important que je le voie.

Ils viennent donc au rendez-vous et dans un premier temps, je reçois l'éducatrice à la demande de Grégory. Je la reçois, elle me raconte tout ça et je lui dis ce que je vais expliquer à Grégory. Puis Grégory arrive. Il en est à ce que j'appelle le stade chimpanzé de l'existence. Il s'assoit et il n'ose pas me regarder. C'est important, parce qu'il y a vraiment une pathologie du lien : la honte de soi qui fait qu'on n'ose plus regarder l'autre et ça, on le retrouve chez beaucoup de victimes. Il n'ose pas me parler et me demande : « *Elle t'a dit ?* ». Moi : « *Elle m'a expliqué ce qui se passait. Tu te rappelles quand on s'était vu il y a quelques mois maintenant, tu m'avais parlé de ce que ton père faisait : du liquide blanc qui sortait de son sexe. Je t'avais dit que c'était du sperme. A l'époque, tu m'avais dit que tu n'en avais pas encore ; maintenant, une chose est sûre, tu en as ! Et ça, c'est une bonne nouvelle.* » Je le dis avec le sourire, mais c'est vraiment important. « *Ça veut dire que quoi que ton père t'ait fait, ton corps continue de se développer normalement.* » C'est la préoccupation centrale de ces gamins à cet âge-là : est-ce que je suis normal ? « *Tu es comme tous les hommes, tu as du sperme. Et en plus, tu découvres une chose. C'est que ce n'est pas désagréable cette chose-là et comme ce n'est pas désagréable, tu te masturbes et tu as envie de te masturber. C'est normal.* » Il me dit : « *Oui, mais j'ai tout le temps envie de le faire.* » Moi : « *Oui, ça aussi c'est normal que tu aies tout le temps envie de le faire, parce que tu es très angoissé. Tu te dis : si j'aime ça, si je ne peux pas m'empêcher de le faire, ça veut dire que je suis comme mon père. Et plus tu es angoissé, plus tu te masturbes, parce que la masturbation calme l'angoisse et diminue la tension, mais plus tu te masturbes, plus tu te dis : je suis comme mon père et c'est terrible. Non, tu n'es pas comme ton père. C'est normal que tu te poses toutes ces questions. Ton corps se développe normalement et si tu te masturbes, ça veut dire que tu es comme tous les hommes. Ça ne veut pas dire que tu es comme ton père. Tous les hommes et toutes les femmes de la terre se masturbent.* » J'insiste sur cette formulation de « tous les hommes ». Je vais citer Jean-Yves Hayez qui a beaucoup travaillé sur ces questions. On avait un point de désaccord parce qu'il racontait une thérapie avec un patient. Il avait dit à son patient : « *Moi aussi j'ai appris à me masturber* ». Je lui ai dit que je n'étais pas d'accord avec cette formulation, parce qu'on crée tout à coup dans l'esprit du patient, l'idée de son thérapeute en train de se tripoter. Non. Tous les hommes, ça veut dire toi, moi et le voisin de palier. Nous faisons partie de la même communauté humaine.

Il restait cependant l'histoire des sous-vêtements de l'assistante familiale. Je lui ai dit : « *Ton éducatrice m'a dit autre chose. C'est que ça t'arrivait de le faire aussi dans les sous-vêtements.* » Alors là, il est rouge tomate, il a honte. Il faut que je donne une précision : on était la veille ou

l'avant-veille du 14 février. C'est une date importante, parce que vous savez que le 14 février on fête la Saint-Valentin. Je demande donc à Grégory : « Vous êtes venu par quelle route à la consultation ? Par la ville ou la campagne ? » Il me répond : « Par la campagne ». Moi : « Alors tu vas demander à ton éducatrice de te ramener par la ville et tu vas voir qu'en ville en ce moment il y a plein de publicités avec des dames en soutien-gorge, en petite culotte, etc. S'il y a plein de publicité comme ça, c'est parce que ça ne laisse pas indifférent les hommes. Alors c'est normal que ça ne te laisse pas indifférent. À partir de maintenant, tu peux te masturber autant de fois par jour que tu veux, tu peux penser dans ta tête aux sous-vêtements de l'assistante maternelle et à des tas d'autres choses. Ça ne regarde que toi. Tu peux le faire autant de fois que tu veux, tu t'essuies avec un kleenex, mais ça ne regarde personne d'autre que toi. » Là encore, la formulation est importante, parce que si vous dites à ce garçon — ou à une fille c'est exactement la même chose — : « Tu peux te masturber deux fois par jour si tu veux », vous introduisez une norme et vous allez créer un stress. Il va le faire deux fois par jour et tout à coup ça va être : « Et si j'avais l'idée de le faire une troisième fois » et comme il est tendu, ça va s'exprimer de cette façon-là et ça voudra dire qu'il n'est pas normal. Si vous définissez une norme par rapport à ça, vous faites courir le risque qu'il se pense comme n'étant pas normal. La nature a des limites. Quand vous lui dites autant de fois par jour que tu veux, vous faites diminuer la tension et il ne le fera donc pas 10 fois par jour.

Je prends toujours cet exemple, d'abord parce que c'est le plus récent et puis il y avait un côté très touchant chez ce garçon. Je pourrais vraiment donner d'autres exemples comme ça. Pour Grégory le symptôme a disparu du jour au lendemain, parce que tout à coup, se masturber et aimer ça ne voulait pas dire courir le risque de devenir un violeur. Si on ne les rassure pas, on augmente la peur de devenir un violeur, ça crée une tension chez eux et le danger est que pour se libérer de cette tension, ils passent à l'acte.

Pour l'histoire de ce garçon, je l'ai revu à deux reprises. Son comportement s'était totalement arrêté. Trois ans plus tard, je suis invité à un congrès à Paris et au moment de la pause l'éducatrice vient me retrouver en me demandant si je me souvenais de Grégory. Elle m'explique : « Je savais que je vous verrais aujourd'hui pour vous en parler. Ça a recommencé. » Il a maintenant 17 ans. La première question que je lui ai posée c'est : « Est-ce qu'il y a eu un changement dans la vie de Grégory ? Parce que si ça a recommencé, ça veut dire qu'il s'est passé quelque chose. Il y a plusieurs possibilités, mais il s'est passé quelque chose. » Elle me répond : « Oui, sa famille d'accueil a pris sa retraite. Ils sont retournés au Portugal. Il a donc changé de famille d'accueil. » Premier élément de stress : qu'est-ce qu'on va penser de moi ? Je demande à l'éducatrice : « Est-ce que dans cette nouvelle famille d'accueil, il y a un enfant plus jeune de 10 ans ? » Elle me le confirme. Moi : « Le mieux est d'en parler avec Grégory. Vous lui dites qu'on s'est vu et qu'on s'excuse auprès de lui, parce que comme depuis 2 ou 3 ans il n'y avait plus de problème sur ce sujet, on a oublié que pour autant ça restait une souffrance chez lui. Il faut s'excuser auprès de lui pour l'avoir mis dans une situation de stress. Il ne faut pas le féliciter de se masturber tout le temps, mais connoter positivement le fait qu'en se masturbant tout le temps, il fait savoir aux éducateurs qu'on le met dans une situation trop difficile en lui demandant de côtoyer un enfant quotidiennement, parce que pour autant, les questions restent présentes. Il faudrait peut-être déjà veiller à ce que les deux ne soient pas dans la même chambre, ce qui normalement ne devrait pas être le cas. » L'éducatrice a reparlé avec Grégory en disant qu'on s'était vu, etc., et ça a de nouveau suffi pour que la tension diminue. Ça, c'est le premier point.

Je parle d'un garçon, mais je pourrais maintenant prendre l'exemple des filles. A propos de la question de la normalité, ce questionnement est également présent chez un nombre significatif d'entre elles : Est-ce que je pourrai avoir des enfants ? (Les garçons aussi peuvent se poser cette question : ils ont peur d'être impuissants du fait d'avoir été abusés. Ils confondent impuissance et stérilité.) Les filles, même si elles ont été victimes à l'âge de 4 ou 5 ans et que ça s'est arrêté, ce n'est pas pour autant que la question de leur corps est réglée. Vous avez donc des filles qui peuvent se demander si elles pourront avoir des enfants du fait du viol qu'elles ont subi quand elles avaient 4 ou 5 ans, même si le viol était une fellation.

Cette fillette de 5 ans dont j'ai parlé tout à l'heure qui m'a demandé d'aller voir son père pour savoir qui a eu l'idée de la blague, je l'ai suivie pendant de longues années et je la vois encore de

temps en temps maintenant. Elle a 18 ans passés. Quand elle avait 12 ou 13 ans, sa référente me sollicite : « *Elle demande à vous revoir. Est-ce que c'est possible ?* » Moi : « *Oui, bien sûr !* » Je vois arriver cette jeune fille qui est grande, qui fait plus que son âge et qui est très intimidée et gênée. Je sens qu'elle a quelque chose à me demander, mais qu'elle ne sait pas comment s'y prendre. C'est une enfant particulièrement intelligente et brillante. Je prends de ses nouvelles, sa scolarité est toujours sans problème. Puis comme je sens qu'elle est mal à l'aise, je lui dit : « *Peut-être que ce serait plus simple si c'était une femme qui parlait de ces questions avec toi. Mais comme tu as souhaité me revoir, - si je dis des bêtises, tu me dis stop - j'ai vu beaucoup d'enfants qui ont subi la même chose que toi, des garçons et des filles. Les filles ont peur quand elles deviennent des femmes. Elles ont peur parce qu'elles se disent que peut-être qu'à cause de ce qu'elles ont subi, elles ne pourront plus jamais avoir d'enfant. Est-ce que c'est une peur comme ça que tu as toi aussi ?* » Elle dit : « *Oui, c'est la question que je me pose. C'est ça que je me demande. Est-ce que je pourrai avoir des enfants compte tenu de ce que mon père m'a fait ?* » C'était une fellation quand elle avait 3 ou 4 ans. Quand l'incompréhensible, l'inacceptable ou l'impensable s'invite dans la vie de l'enfant, après, l'irrationnel prend place et le piège pour ces enfants est que nous, nous résonnions avec une pensée rationnelle, une logique d'adulte en oubliant qu'ils essaient de recoller les morceaux dans leur histoire.

Cette jeune fille qui est quand même assez exceptionnelle, je la vois à peu près tous les deux mois maintenant. On a des conversations ensemble et on parle de la résilience. Je lui parle de CYRULNIK parce qu'elle l'avait entendu parler dans une émission. Elle décide de lire je ne sais plus lequel de ses livres. Elle revient en entretien en me disant : « *Mettons que ça existe la résilience, mais alors vous, vous devez être beaucoup plus résilient que moi, parce que moi, ça m'est arrivé une fois, mais vous, vous entendez des histoires comme ça tous les jours !* ». C'est pas mal à 15 ans et demi ! Cette même jeune fille me dit un jour : « *Mais ce n'est pas une thérapie ce qu'on fait.* » J'ai dit : « *Non, je suis d'accord avec toi. Ce n'est pas thérapie. On parle, on échange, on discute.* » Elle : « *Parce que ma psy me dit : il faut absolument que tu ailles voir Monsieur MUGNIER, parce qu'avec ce que tu as subi, si tu n'en parles pas, ça te reviendra en pleine figure.* » C'est vraiment la prédiction. Elle est bien intentionnée la psy. Je la connais, elle est sympa comme tout. Ce n'est pas le problème, mais c'est vraiment leur mettre dans la tête que de toute façon, vu ce qu'ils ont subi, il leur arrivera des catastrophes. Ça, c'est les condamner à rester dans le monde de ceux à qui s'est arrivé et qui ne pourront plus jamais mener « la vie bonne » comme le disent les philosophes ou bien « La vie tranquille » comme l'écrivait Marguerite Duras.

Ce qu'on peut observer chez des filles de 14 ans, ce sont des rapports sexuels à risque et la recherche d'une maternité. Quand je reçois des adolescentes de 14 ans qui font tout pour être enceintes, je dis les choses de la façon suivante et encore plus quand on apprend qu'elles ont été enceintes ou qu'elles le sont. Quand je dis ça, c'est si elles n'ont pas révélé et dévoilé les abus sexuels qu'elles ont subi, mais que nous, on en fait l'hypothèse. Je tiens le propos suivant : « *Quand on m'explique que tu as été enceinte ou que tu fais tout pour, est-ce que ça veut dire que c'est important pour toi de vérifier que ton corps fonctionne normalement ?* » La formulation est toute simple. Pour les cas auquel je pense, la réponse a toujours été oui. Si la réponse est oui, alors je continue en disant : « *Si c'est important pour toi de vérifier que ton corps fonctionne normalement, est-ce que ça veut dire qu'il aurait pu lui arriver des choses anormales ?* » Elles ne vont pas forcément vous dire tout de suite que ça leur est arrivé, mais elles ont au moins en tête qu'il y a quelqu'un sur terre qui peut l'entendre. J'accélère, parce que je vois qu'il est déjà 11 heures 40. J'avais un exemple en tête, mais ce serait juste pour illustrer sans rien ajouter de plus.

La sexualité pulsionnelle est la première étape, puis il y a la sexualité relationnelle qui va s'inviter. Il n'y a pas un timing précis, mais ça peut être à 15, 16 ou 17 ans. Je dis sexualité relationnelle, sans qu'il s'agisse tout de suite forcément de rapports sexuels, mais d'une première relation amoureuse, que ce soit fille ou garçon. Même si à 12 ou 13 ans, l'ado ou le préado avait présenté des symptômes, qu'on avait parlé avec lui et que ça s'était calmé, le danger pour ces jeunes est de penser que maintenant que ça s'est apaisé, ils sont sortis d'affaire.

A 15 ou 16 ans, il y a cette première relation amoureuse qui se crée et qui est souvent très structurante pour eux. Puis tout à coup, de nouveau l'explosion de symptômes pour les filles ou les garçons : une tentative de suicide, fugue, anorexie, toxicomanie, conduite à risque avec

accident de la voie publique, scarifications importantes, phobie sociale. Voilà les symptômes qui peuvent arriver le plus souvent, et qui la plupart du temps portent atteinte au corps. Quand vous voyez ces ados, pratiquement à chaque fois en ce qui me concerne, ils rapportaient l'expérience suivante : *« J'étais avec mon copain ou avec ma copine et à un moment donné, il m'a mis la main sur l'épaule dans un geste de tendresse. Il avait envie qu'on s'embrasse. Et tout m'est revenu d'un coup. »* C'est-à-dire que d'un seul coup, alors qu'ils étaient tranquilles avec leur amoureuse ou leur amoureux, ça leur retombe dessus. Alors ils se disent que c'est toute la vie qui est foutue. *« Si ça s'invite dans ma tête même quand je suis amoureux, ça veut dire que jamais je ne pourrais être tranquille et bien avec mon amoureuse ou mon amoureux, jamais je ne pourrai me marier, jamais je ne pourrai avoir d'enfant, parce que ce sera toujours là. »*

Ces adolescents affirment régulièrement : *« Je veux le tuer ! »* ou *« Je me tue ! »* Je leur dis : *« Tu n'as pas le droit de le tuer. C'est interdit. »* Ils me répondent : *« Si je n'ai pas le droit de le tuer, alors je me tue. »* Moi : *« Tu n'as pas le droit de te tuer. », « Oui, mais il m'a tué en faisant ça ! »* Je ne sais pas si ça vous est arrivé d'entendre ça, mais je l'ai entendu de nombreuses fois, que ce soit comme thérapeute ou dans des associations de victimes. Quand ils me disent ça, je réponds plusieurs choses. Tout d'abord, face au : *« Je veux le tuer ! »* - et c'est le plus souvent d'un parent dont il s'agit, très fréquemment le père ou le beau-père,- j'explique: *« Tu n'as pas le droit de le faire et de toute façon, il s'est tué comme père en faisant ce qu'il t'a fait. »* J'utilise une formule d'Éva THOMAS : *« Il est tombé de l'arbre généalogique en faisant ça. »*

Il n'y a pas longtemps je l'expliquais à une équipe dans un CMP qui traite des auteurs d'agressions sexuelles. Et une collègue m'a objecté: *« Moi je mettrais une nuance, parce que j'essaie de dire à ces ados : ton père n'est pas que ça. Il n'est pas qu'auteur. Il a aussi fait des bonnes choses, etc. »* ce à quoi j'ai répondu: *« Bien sûr, mais il y a un temps pour tout. Vous ne pouvez pas demander à un gamin de commencer à avoir une forme d'empathie et de reconnaissance pour quelqu'un qui lui a fait du mal au moment où tout à coup, il est dans une explosion de souffrance. Ce sera peut-être dans 6 mois ou dans 2 ans, mais à ce moment-là, ne courrons pas le risque de dire quelque chose qui serait interprété comme une forme de désaveu de la souffrance légitime de l'adolescent. Je dis qu'il est vivant comme homme sur terre, mais qu'il s'est tué comme père en faisant ce qu'il a fait. »*

Ensuite, quand ces ados disent : *« Il m'a tué en me faisant ça. »*, j'insiste sur le fait que ce n'est pas une phrase entendue une seule fois. Ce sont beaucoup d'adolescents ou d'adolescentes qui l'affirment, je leur dis : *« C'est vrai, il a tué quelque chose en toi. »* Encore une fois, il ne faut pas dénier, il ne faut pas dire que ta souffrance n'est pas légitime. *« Il a tué quelque chose en toi, mais toi, tu es là, vivant devant moi et je ne te laisserai pas achever le crime qu'il a commis. Alors je vais te laisser mon numéro de téléphone portable. »* Car le risque suicidaire à cet âge-là est vraiment à prendre au sérieux, un risque suicidaire pulsionnel (défenestration, pendaison, se jeter sous les rails du métro, les overdoses, etc.). Il ne faut donc pas banaliser la souffrance, mais reconnaître sa légitimité et la légitimité de la rage auto destructrice qu'elle entraîne.

« Toi, tu es là, vivant, devant moi et je ne te laisserai pas achever le crime qu'il a commis. », ça veut dire que vous tenez à lui. Vous voulez le garder en vie. *« Je vais donc te laisser mon numéro de téléphone portable et tu peux m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. N'importe quelle heure. Sache juste une chose, c'est que je ne te répondrai pas. »* Ça, c'est pour créer un peu le suspens. *« Je ne te répondrai pas, parce que si tu me téléphones à deux heures du matin, je dors. Si je suis en entretien avec une famille ou en enfant, je ne décroche pas le téléphone. »* C'est vrai qu'il n'y a pas de téléphone dans la salle de consultation. *« Si je suis en train de faire une formation, j'attends la pause. Sache que je ne te répondrai pas, mais je m'engage à te rappeler dans les 24 heures. »* C'est ça qui est important de mon point de vue, c'est-à-dire que si vous leur dites : *« Tu peux m'appeler quand tu veux, je te répondrai »*, vous leur faites une promesse que vous ne tiendrez pas. C'est vrai que s'ils vous appellent à 10 heures du soir et que vous êtes avec des amis, vous n'aurez peut-être pas envie de reboucher la bouteille de rosé et d'éteindre le barbecue pour aller faire une séance au téléphone. Ne leur faisons pas des promesses qu'on ne sait pas tenir, mais si je pense que je peux vraiment m'engager pour les rappeler dans les 24 heures, alors c'est bon. L'avantage est que, d'abord, ils n'en abusent pas. Ça a dû m'arriver avec 3 ou 4 adolescents ou adolescentes. Ils sont donc très respectueux de votre

vie privée. Ensuite, ça veut dire que vous avez confiance dans le lien que vous avez établi avec eux. C'est un point important. Si vous êtes toujours en train de leur téléphoner pour vérifier que ça va, ça veut dire que vous avez une forme d'insécurité que vous leur transmettez par rapport au lien thérapeutique. Le fait est qu'ils laissent un message et ensuite, ils attendent votre réponse. Ça diffère le temps de la réponse et ça permet d'apaiser l'explosion de rage qui les avait submergés et dont l'origine peut être multiple.

Quand on est avec des jeunes qui ont révélé les abus qu'ils ou elles avaient subis dans le passé, c'est évidemment plus facile d'avancer et de faire le lien entre l'abus subi et l'explosion de souffrance qui se traduit par une explosion de symptômes, mais il y en a qui ne l'ont pas dit. C'est un peu dans les questions que vous posez. Il y en a qui ne l'ont pas dit mais pour lesquels on le suppose. C'est vrai que face à ces apparitions massives et soudaines de symptômes, il m'est arrivé plus d'une fois de dire que *« parfois dans l'enfance, des enfants pouvaient subir des actes ou des violences — je n'en dis pas plus — et que tout à coup, au moment de l'adolescence, ces violences subies pendant l'enfance conduisent les adolescents à se demander s'ils se développent normalement, s'ils pourront avoir des enfants, fonder une famille, etc. Alors quand j'apprends que tu as tel ou tel symptôme de façon si massive, je me demande si finalement le fait que tu changes et que tu deviennes un adolescent aurait pu réveiller une souffrance ancienne dont tu n'aurais jamais pu parler jusqu'à présent. »*

Vous voyez, je manque un peu d'imagination, parce que c'est toujours la même construction dans la formulation : on a clairement l'information à travers les symptômes spécifiques ou à travers des dévoilements de choses dont l'enfant ou l'ado a été victime et on en parle de façon explicite. Quand je vois des ados, je parle avec eux comme jamais je n'ai parlé avec mes enfants, parce que j'aurais trouvé impudique de leur demander s'ils avaient du sperme. Si j'avais posé ce genre de questions à mes enfants, j'aurais eu l'impression d'être dans une espèce d'intrusion inacceptable de leur intimité. Mais là, on ne peut pas en faire l'économie parce que c'est vraiment à ce niveau-là que ça se passe. Soit on sait qu'ils l'ont été alors on en parle explicitement, soit on ne le sait pas, mais on a suffisamment d'indices qui nous amènent à nous poser la question et on peut l'évoquer de façon un peu générale en parlant de violences que subissent les enfants qui génèrent une souffrance chez eux et que cette souffrance peut tout à coup se réveiller au moment de l'adolescence.

Comportement d'exploration adolescent ou symptôme de violence sexuelle ?

Je suis sans doute un peu trop bref. J'ai parlé du développement de l'adolescence. Je voudrais juste rajouter qu'il faut aussi avoir en tête que le cerveau continue de se développer jusqu'à environ 22 ans et en particulier le lobe frontal. Je ne sais pas s'il y a ici des neuropsychiatres. Je ne pense pas que vous me contredirez. Si parmi vous il y a certains intervenants en milieu hospitalier auprès de traumatismes crâniens, on sait qu'au niveau frontal, quand le lobe frontal est endommagé, cela crée des troubles de la personnalité, de l'humeur et cela peut entraîner des désinhibitions. Les adolescents, filles ou garçons, n'ont pas un lobe frontal complètement développé, ce qui explique aussi le fait que cela entraîne certaines désinhibitions et certaines conduites à propos desquelles on se demande *« ce qu'ils ont dans la tête pour faire des choses comme ça ! »*

Je fais cette transition pour revenir à l'une des questions qui était dans le programme, à savoir distinguer entre ce qui serait pathologique et ce qui ne le serait pas au niveau de l'adolescence. Des comportements qui seraient des comportements d'expérimentation d'éducation sexuelle et des comportements d'agressions sexuelles qui peuvent être liés soit à un trauma subi dans l'enfance, soit à des facteurs de risque, comme, par exemple, les violences conjugales. Les violences conjugales ne sont pas toujours, mais malgré tout souvent accompagnées de viols conjugaux et pour les femmes et mères qui en sont victimes c'est souvent très difficile d'en parler du fait de la honte, la peur de ne pas être cru, etc. Il y a un aspect des viols qu'elles ont subis dont elles ne peuvent pas parler : le fait que les enfants ont été, dans bien des cas, témoins des viols conjugaux témoins oculaires ou auditifs. C'est quelque chose qui malheureusement est beaucoup plus répandu qu'on ne le croit.

Je vais prendre deux exemples. Le premier concerne un homme qui était d'une extrême violence avec sa femme qui finalement le dénoncera. Évidemment, elle ne me l'a pas dit comme ça. Il a fallu l'aider pour lui permettre d'expliquer que son mari la violait, pas à 11 heures du soir quand tout le monde dormait, mais à 3 heures de l'après-midi quand les enfants étaient éventuellement dans la pièce. « *Mais comment vous faisiez après pour parler avec les enfants ?* » Elle leur disait : « *C'est un jeu normal entre un père et une mère.* » La banalisation du viol n'empêche pas le traumatisme chez l'enfant, parce qu'il y a quand même les cris, etc. Mais ne pas pouvoir parler de sa peur rend non élaborable, non pensable ce qui sera engrangé dans la mémoire traumatique. Ainsi augmente le risque de banalisation de la violence.

Je suis un peu schématique, parce que ce matin, j'étais trop long sur certains aspects qui me paraissaient cependant indispensables.

C'était donc un premier exemple d'un enfant de 4 ou 5 ans qui assiste à des viols conjugaux qui sont ensuite banalisés par la mère pour rester la mère de ses enfants.

L'autre cas concerne une femme qui a elle aussi mis du temps pour parvenir à en parler. Elle pouvait parler des violences que son mari lui infligeait (coups de poing), mais elle ne pouvait pas parler des viols. Finalement elle subissait des viols quand elle donnait le sein à ses bébés. Ça déclenchait chez l'homme des pulsions, des fantasmes et tout ce que vous pouvez imaginer, et il la violait. Cela pouvait être des pénétrations anales ou vaginales, ça pouvait être des fellations. Cette femme était terrifiée à l'idée de crier car elle redoutait de faire peur à son bébé. L'enfant a deux ou trois mois, elle lui donne le sein et elle ne peut pas crier pour ne pas lui faire peur mais en même temps, il y a aussi quelque chose qui s'imprime dans son cerveau. Les spécialistes de la mémoire et du fonctionnement du cerveau pourraient vous le dire, l'enfant perçoit quelque chose, de la terreur de la mère qui n'est pas dicible.

Le troisième facteur de risque qu'on peut avoir et qui n'est pas éloigné, c'est à travers la question de la pornographie : la banalisation de la pornographie chez des enfants petits. J'ai un collègue, Samuel LEMITRE, peut-être que certains le connaissent ou l'ont entendu, qui explique que ces adolescents qui deviennent agresseurs sont souvent des enfants qui, à 4 ou 5 ans, pouvaient voir des images pornographiques d'une façon banale, peut-être presque quotidienne.

J'ai eu des cas comme ça où par exemple l'ordinateur est dans le salon et sur le bureau d'accueil il y a des raccourcis. Dans les raccourcis, il y a les sites pornos avec un accès direct. Mon sentiment toutefois, c'est que si l'ordinateur est dans la pièce centrale et que n'importe qui peut aller cliquer sur le lien pour accéder à des sites pornos, ça veut dire qu'il y a une banalisation de la pornographie et une banalisation des actes d'agression qui sont présentés comme normaux, puisque de toute façon ça se fait aussi à la télé. Ce qu'on peut donc voir chez certains adolescents auteurs, c'est que quand ils passent à l'acte à 14 ou 15 ans parce qu'ils ont des pulsions sexuelles, sur le plan mental au moment du passage à l'acte, ils ont guère plus de 4 ans, et, du point de vue de l'altérité, l'autre en tant qu'autre n'existe pas. L'autre est quelque chose, un objet à disposition pour satisfaire les besoins. La banalisation de la pornographie du fait d'un accès facilité est donc un facteur de risque important, mais j'ai quand même tendance à penser que si des parents facilitent l'accès à des sites pornos pour leurs enfants, c'est que ce n'est pas seulement pour regarder de temps en temps la télé. J'ai quand même tendance à penser qu'il y a un contexte d'abus sexuels qui est probable.

Un jour, un garçon me disait : « *Tu sais, papa quand il regardait des films comme ça, il n'avait pas les deux mains dans les poches* » Oui, sinon on ne les regarde pas. Dans les conduites à risque, par rapport à des conduites sexuelles, il y a certains sites dont je n'ai plus les noms en tête « *justeunmec.com* » ou des trucs comme ça. Vous savez il y avait le film « *Jeune et jolie* » d'OZON qui est sorti il y a 4 ou 5 ans maintenant. Vous parliez de cinéma tout à l'heure avec « *La chasse* » et « *Festen* ». Ce film est vraiment très bien pour décrire ce nouveau genre de problème. C'est vrai que j'ai vu beaucoup d'adolescentes qui avaient été victimes précocement et qui à 15 ou 16 ans vont expérimenter la sexualité en allant sur des sites de rencontre pour faire l'amour avec un type qu'elles ne reverront pas, etc. Je pense que ce sont des conduites à risque qui nécessitent d'être remises dans le contexte de l'adolescence et des abus qu'elles ont subi, mais

surtout, n'allons pas conclure que parce qu'elles se conduisent comme ça à 15 ou 16 ans, qu'elles deviendront définitivement perverses, etc. Je crois que ce qui est simple et de bon goût, c'est de rappeler la règle et les interdits et de dire : « *Je ne suis pas d'accord* ». Malheureusement, dans un certain nombre de cas, on ne pourra pas empêcher des adolescents de vouloir expérimenter certaines choses. Expérimenter aujourd'hui, ce n'est pas comme expérimenter il y a 30 ou 40 ans. Il y a 30 ans, pour des ados qui voulaient avoir accès à des images pornographiques, il fallait qu'ils se donnent un peu de mal. Malheureusement, aujourd'hui, avec les Smartphones, etc. c'est plus facile.

Je pense qu'ici à Auch, vous êtes quand même dans un milieu préservé (la nature, l'écologie, la montagne qui n'est pas très loin), mais encore une fois, on pourra évoquer certains rituels d'appartenance dramatiques. J'ai vu des gamines pour lesquelles « se faire tourner », c'est-à-dire un viol collectif, était un rituel ! et si elles ne s'étaient pas faites tourner, elles ne pouvaient pas appartenir à la bande, à la cité, au clan. Il y a donc tous ces aspects à avoir en tête, mais en même temps, je pense que si les technologies nouvelles font qu'il y a de nouvelles formes de violence dans ce domaine, ces violences existaient déjà il y a bien longtemps.

Je m'arrêterai avec ça. Quand j'ai écrit le livre « Le silence des enfants », je me suis demandé si ma mère le lisait, ce qu'elle allait penser du fait que son fils écrive ce genre de livre. J'ai préféré lui donner le manuscrit à lire avant sa publication (mon père était décédé.) C'était il y a une vingtaine d'années. Ma mère est une femme âgée. Quand elle a lu le livre, j'ai voulu en parler avec elle et elle m'a répondu : « *C'est bien. Heureusement que tu as écrit ce livre, parce que quand j'avais 15-16 ans...* » et elle m'a raconté les choses qui se passaient avec les moyens de l'époque. Les moyens ont donc changé ce qui crée une nouvelle forme de dangerosité, mais les problèmes restent malheureusement globalement les mêmes.

Pour conclure, ne soyons pas trop pessimistes. J'étais à Lausanne la semaine dernière et le Directeur du SPJ (Service de Protection de la Jeunesse) m'expliquait que, globalement, les maltraitances physiques et sexuelles sont en diminution. Nous avons l'impression que ça augmente parce que nous y sommes quotidiennement confrontés, mais globalement, c'est en diminution du fait de l'éducation, du fait de la prévention, du fait de permettre aux victimes de parler.

Parce qu'aider une victime à parler, c'est aussi aider un futur adulte à se sentir plus en sécurité avec lui-même dans la relation qu'il aura plus tard avec ses enfants.

BIBLIOGRAPHIE

Marie BALMARY : Le sacrifice interdit

L'homme aux statues

Stefano CIRILLO : Mauvais parents, comment leur venir en aide

Marianne KRÜLL : Sigmund fils de Jacob

Jeffrey MOUSSAIEFF MASSON : Le réel escamoté

Jean-Paul MUGNIER : Le silence des enfants.

De l'incestueux à l'incestuel.

Les stratégies de l'indifférence

Martine NISSE : Quand la famille marche sur la tête

Martine NISSE, Pierre SABOURIN et Frédéric GRUYER : La violence impensable

Hélène ROMANO : Enfants maltraités

Eva THOMAS : Le viol du silence

Vous pouvez aussi faire des recherches concernant, entre autres, les auteurs suivants : Jean-Yves HAYEZ, Catherine BONNET.